

GeMs - Paradis Artificiels - 2x01

**Corinne Guitteaud, Editions
Voy'el**

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

C. GUTTEAUD & I. WENTA

G e M S



épisode 1

PARADIS ARTIFICIELS

moy'[el]

GEMS

SAISON 2 : PARADIS ARTIFICIELS

CORINNE GUITTEAUD & ISABELLE WENTA

***Futur proche.** La couche d'ozone en lambeaux ne protège plus des rayonnements solaires une Terre dévastée par la brutale montée des eaux. Les survivants de la catastrophe refluent vers l'intérieur, se massent autour des grandes villes, repliées sous leurs Dômes abritant une élite riche et insouciant. Face aux gouvernements fantoches perdus dans leur illusion de pouvoir, **ProsPectiVe**, un puissant consortium martien, étend lentement son emprise sur la planète-mère à bout de souffle. Grâce aux bienfaits dispensés par PPV, la vie est facile Intra-Dôme, surtout depuis la commercialisation d'esclaves clonés, les Génétiquement Modifiés ou **GeMs**, créés pour servir les humains nés en un seul exemplaire et qui se donnent désormais le titre d'**Inédits**. Tandis que l'Extérieur des Dômes, l'**EDo**, accueille dans ses ruines ceux qui tentent de survivre : réfugiés, laissés-pour-compte, clones en fuite...*

EPISODE 1 : PARADIS ARTIFICIELS

Le Rêve est une seconde vie. Je n'ai pu percer sans frémir ces portes d'ivoire ou de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort ; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis où le moi, sous une autre forme continue l'oeuvre de l'existence. C'est un souterrain vague qui s'éclaire peu à peu et où se dégagent de l'ombre et de la nuit les pâles figures gravement immobiles qui habitent le séjour des limbes. Puis le tableau se forme, une clarté nouvelle illumine et fait jouer ces apparitions bizarres ; – le monde des Esprits s'ouvre pour nous.

Gérard de Nerval, Aurélia, extrait



Extrait de Si je t'oublie, Gaïa, Professeur S. Zilliger.

Tant que nous étions peu nombreux, nous n'avions pas à décider, mais lorsque nous commençâmes à proliférer, il fallut trouver d'autres ressources. De simples cueilleurs, nous devînmes jardiniers. C'était, à mon sens, le destin que Gaïa nous réservait, d'où la place prééminente des jardins dans nos mythologies d'origine. Mais nous sommes restés cueilleurs dans l'âme, ce qui explique le drame dans lequel nous avons plongé la planète. Sciences et techniques n'ont pas servi Gaïa, au contraire. Elles n'ont fait que nourrir un appétit pantagruélique. Nous avons cueilli et cueilli encore tout ce que notre savoir nous permettait d'atteindre. Nous avons mis en coupe réglée les mondes découverts au fil de notre histoire et réduit en esclavage les peuples qui « cultivaient leur jardin » sans rien demander à personne. Nous les avons soumis pour qu'ils nous rejoignent dans

l'immense orgie orchestrée par notre égoïsme.

Vint un temps où Gaïa a commencé sa lutte contre nous. Nous n'étions plus des hôtes, mais des virus, se multipliant encore et encore, se propageant sur toute la surface du globe, empoisonnant les rivières et les mers. Alors elle nous a frappés de toutes les manières possibles, pour nous arrêter comme on tenterait d'asphyxier des cafards. À un rythme de plus en plus soutenu, sans que nous fassions le rapprochement, de nouvelles maladies sont apparues. Je les citerai dans le désordre : la peste et autre choléra, ébola, le sida, la grippe aviaire. La planète en a fauché beaucoup ainsi, mais nous nous sommes aussi mis le couteau sous la gorge : les sécheresses et les inondations aggravées par notre inconscience, les séismes secouant des terres sur lesquelles nous n'aurions jamais dû nous installer, les raz de marées balayant des plages que nous avions souillées. Saisis par une sorte de frénésie du suicide collectif, engendré par les signaux d'alarmes que nos propres organismes nous lançaient, nous avons abouti au Carnage. Ragnarok, le Déluge, l'Apocalypse, appelez-le comme vous voulez. Le résultat reste le même : les deux combattants sont contraints aujourd'hui à une trêve que les Humains vont certainement rompre les premiers. Mais que fait Gaïa pendant que nous ramassons des forces depuis l'espace ? Elle se prépare, n'en doutez pas.

L'EDo.

Sara marqua une pause en arrivant à hauteur de la statue renversée. Appuyée contre la jambe du chasseur de Vincennes, elle prit le temps de contempler le spectacle à ses pieds. Depuis son départ, ce n'était que terres massacrées par la fureur des éléments et des hommes. Mais ici, tout paraissait encore plus lugubre. La Marne attendait son heure et bouillonnait de rage dans son lit, poursuivant une course monstrueuse entre ses rives ravagées. Vraiment, des gens survivaient ici ? Où ? À l'abri de quel immeuble éventré ? Le cœur de Sara battait à tout rompre. Deux mois plus tôt, elle avait dû convaincre les siens d'envoyer une petite délégation auprès de la communauté parisienne qui les avait contactés. Elle n'avait eu que sa foi pour y parvenir et le témoignage de deux assistants présents lorsqu'elle avait capté l'appel radio. Depuis, plus rien, le silence. Mais aussi la certitude de l'urgence de la situation. Sara le sentait dans ses tripes. Le *statu quo* ne perdurerait pas entre les Dômes et les Zones dévastées. Les *Crabes* – *die Krabben* dans sa langue – harcelaient depuis Berlin les communautés réfugiées dans la ville voisine de Potsdam. Longtemps, ils avaient négligé la racaille qui pourrissait aux portes de la capitale allemande, chassant plutôt les clones qui préféraient s'enfuir vers l'Est et les terres désertées de Pologne. Néanmoins, les miliciens se

lassaient de revenir de plus en plus souvent bredouilles et se défoulaient sur Sara et les siens.

Elle se retrouvait donc en France et... à bout de souffle. Elle se força à prendre de profondes inspirations, mais sentait le vieux muscle fatigué comme un poids mort dans sa poitrine. Ludwig la rejoignit. En la voyant pâle et les traits tirés, il retrouva ses réflexes de praticien.

« *Es geht mir gut*{}, » fit-elle avec agacement, tandis qu'il vérifiait son pouls. Mais il était têtu et ne lui prêta pas attention. Elle se demanda si amener son petit-fils pour qu'il la materne avait été une bonne idée. Mais elle n'avait guère eu le choix : sa présence avait fait partie des conditions *sine qua non* de son départ.

« Tu n'es pas raisonnable, *Oma*, » répondit-il dans sa langue. « Tu n'aurais pas dû grimper aussi vite. »

« Je suis comme Moïse, je voulais voir la terre promise en premier, » rétorqua-t-elle d'un ton léger pour achever de le rassurer.

« Tu oublies qu'il est mort sans pouvoir y mettre les pieds, » lui fit remarquer son trop brillant petit-fils. « J'espère qu'ils ont un médecin dans cette communauté. Je n'ai presque plus rien pour te soigner. »

Il fouilla dans son sac, pendant que trois autres Allemands parvenaient jusqu'à la statue effondrée.

« *Sind wir angekommen*{*} ? » demanda Heinrich, le cadet de leur équipée. Son visage rouge et un peu rond reflétait une immense fatigue, car il avait passé une bonne partie de la nuit à réparer leur véhicule. Celui-ci les attendait en contrebas : une tortue caparaçonnée de cellules solaires photovoltaïques, juchée sur d'énormes chenilles

« Nous avons encore de la route à faire. Avec ce terrain accidenté, nous devons faire un grand détour pour rejoindre ensuite la Seine. »

Aucun ne contesta l'avis de Sara. Ses compagnons possédaient pourtant plus de compétences qu'elle dans certains domaines, mais dès le départ, d'un commun accord, ils l'avaient désignée comme chef. Pas seulement parce qu'elle avait lancé cette expédition, mais aussi à cause de l'aura qui l'entourait. Personne à Potsdam n'ignorait son passé.

« On devrait trouver un endroit pour la nuit, » suggéra Heinrich. « Nous n'avons plus assez de jus dans les batteries pour faire avancer notre tortue. J'espère que demain, le ciel sera moins plombé, » ajouta-t-il. « La luminosité a été tout juste suffisante aujourd'hui. »

« Tu crois qu'on va trouver facilement EDen au milieu de toutes ces carcasses, *Oma* ? » demanda Ludwig en aidant sa grand-mère à redescendre.

« J'espère. Je ne voudrais pas avoir fait tout ce voyage pour rien, *mein Schutzengel*.{ } »

Ce surnom faisait toujours sourire son petit-fils et cela ne manqua pas cette fois non plus. Elle l'appelait ainsi depuis qu'il l'avait sauvée

d'une embuscade, alors qu'il n'avait que neuf ans. Une tendre complicité liait Sara et Ludwig, qu'elle n'avait jamais connue avec son propre fils. Il avait trop souffert de l'engagement de sa mère. Ludwig, au contraire, révérait son aïeule comme une héroïne de roman. Elle se demandait parfois s'il n'avait pas choisi de devenir médecin uniquement pour pouvoir s'occuper d'elle. Il avait toujours refusé de répondre à cette interrogation, se contentant de lui tapoter gentiment la main, comme pour lui dire : « je suis là, ne te pose donc pas tant de questions. » Oui, mais il avait tant sacrifié pour elle, y compris en l'accompagnant dans cette nouvelle aventure.

Elle s'appuya un peu plus contre lui, alors qu'ils arrivaient au transporteur. Elle se sentait soudain très lasse et plus usée que jamais par tous ses sacrifices. Pourquoi avait-elle aimé Gaïa plus que ses propres enfants ?

Extrait du journal de Gaïl.

12 03 19 GD.*{*}* EDen a beaucoup changé depuis notre retour. Tout paraît morne et désolé. Les Crabes ont saccagé et incendié la partie est. Personne n'a compris pourquoi ils ont plié bagages avant d'avoir tout détruit. Frère Adrien dit toujours en riant qu'il s'agit probablement de « l'œuvre divine. » Il ne s'attend pas à ce qu'on le croit et s'interroge autant que nous. Mais les gens veulent reconstruire, maintenant que la menace s'est éloignée. Ça tombe bien, je veux me changer les idées et ne plus penser autant à Gabriel.

Pour nous les clones, la vie a presque repris son cours. Nous avons quitté la serre, car notre présence l'aurait rendue plus vulnérable. C'est un plaisir d'avoir retrouvé ma chambre. Les enfants viennent me distraire quand ils sentent que je vais vraiment mal. Ils y mettent beaucoup d'énergie. Cependant, je pense que les travaux qui viennent d'être décidés seront un bien meilleur remède. Je vais pouvoir m'écrouler de fatigue le soir et m'endormir sans ressasser les mêmes pensées. Il nous faut de nouveaux logements et une autre zone à cultiver. Comment je sais tout ça ? Parce que depuis notre retour, je fais partie du conseil d'EDen. Gabriel m'a désignée comme sa remplaçante, car il refuse d'occuper cette place. Ça arrange tout le monde, sauf moi.

Toute ma (courte) vie, je n'ai jamais eu à prendre de décision. Les clones sont des choses qui font juste ce qu'on leur dit. « Pose-toi là ! Ne bouge plus ! Écarte les cuisses ! Fais semblant de prendre du plaisir. » Ma vie, c'était ça, jusqu'à ce que je m'exode et que je rencontre Gabriel.

Mon monde tourne autour de lui. Je n'y peux rien. Il m'a sauvé la vie. Il m'a appris à lire, à écrire et à cesser d'être un jouet. Si ce n'est qu'avec lui... ce n'est pas si simple. Gabriel est quelqu'un de très

compliqué. Je suppose que quand on est un monstre, on peut se le permettre. Ce mot « monstre », c'est lui qui l'utilise et d'autres plus stupides. D'accord, ProsPectiVe a trafiqué ses gènes et les a mélangés avec ceux du tigre. Une parfaite machine de guerre... qui préfère jouer les jardiniers. Rien à voir entre son apparence, que certains trouvent horrible, et son intelligence. Surprenant que quelqu'un d'aussi... prédestiné ait réussi à tromper ainsi tous les pronostics. Et ce qu'il a fait de moi. Je n'étais qu'une petite idiote à ma sortie du Dôme : j'ai réussi à m'égarer, manquant d'être sacrifiée par des adorateurs de serpents. J'avais même peur de mon ombre. Et aujourd'hui, j'écris, je tiens un journal, pour faire comme Gabriel, pour me tenir compagnie, parce qu'il n'a plus le temps d'écouter mes confidences.

Depuis deux mois, Gabriel traque Géryon dans l'EDo. Ce dernier aurait tué Tasha, son mentor. Gabriel l'adorait. Elle a fondé EDen et lui a ainsi donné un endroit où vivre. S'épaulant l'un l'autre, avec l'aide de Théo et de Sylviane, ils ont créé une communauté agricole commerçant avec les Sidéros en échange d'armatures et d'autres pièces métalliques, ou avec les Passeurs qui transportent les récoltes sur la Seine. Mais c'était avant. Avant que les Sidéros ne se retournent contre nous, que les Passeurs soient obligés de fuir devant les inondations, avant que Tasha ne meure.

Je dois porter la poisse, car tout cela s'est produit depuis mon arrivée. Certes, j'ai donné quelques coups de mains, mais provoqué aussi pas mal de catastrophes. Et aujourd'hui, je siège au conseil. Les GeMs doivent y être représentés. Je veux bien, mais pourquoi pas par Ginny, par exemple ? Elle est ici depuis bien plus longtemps que moi, elle est utile à la communauté, en travaillant avec Isaac à la cordonnerie. Moi, je ne sais rien faire. On devrait me virer avant que je ne fasse une bêtise. Au lieu de ça, Selim m'a dit hier que je faisais du bon boulot. J'ai juste appuyé sa demande d'accueillir deux orphelins dans son atelier de tissage. C'était une bonne idée. Kaori a bravé la colère de son frère pour devenir l'apprentie de Myriam, la femme de Selim. Samuel suit le tissage partout. Moi j'ai juste suggéré qu'il fallait davantage occuper les orphelins, maintenant que Sylviane avait moins de temps à leur consacrer. Elle doit seconder notre nouveau médecin, Sonia, la fille de Tasha. La première Inédite que j'ai jamais détestée. Je prends un soin particulier à l'éviter. Pour moi, elle est responsable de la lubie de Gabriel. Il se sent coupable dès qu'il la croise et repart de plus belle dans sa traque. Elle l'accueille toujours avec un « Toujours vivant, G807 ? » qui me donne envie de lui arracher les yeux. Tasha ne m'aimait pas beaucoup, mais je la respectais. Sonia ne lui arrive pas à la cheville et je le lui fais savoir.

L'EDo.

Une énorme péniche doubla la tortue. Les bateliers se risquèrent sur le pont pour observer l'étrange engin. Les Allemands préférèrent éviter de s'exposer au cruel soleil de midi. Il faisait pourtant chaud, sous la carlingue et Ludwig veillait à ce que chacun s'hydrate. Le bateau ne ralentit pas sa course et poursuivit son chemin, mais un quart d'heure plus tard, un autre arriva et le même manège se reproduisit. Le transporteur s'était arrêté, cette fois, le temps de laisser ses passagers se reposer à l'ombre d'un immeuble. Sara était satisfaite. Toute cette agitation sur le fleuve laissait deviner la présence d'une communauté de *Schiffsmänner*{1}. Le voyage leur avait appris que ces derniers constituaient une mine d'informations. Si EDen se trouvait bien dans les parages, on saurait les y conduire.

Tout en mâchant la galette de céréales qui faisait son déjeuner, l'écologiste laissa son regard errer sur leur refuge. Pillé de la cave au grenier, il n'en restait que le squelette. Les plafonds s'étaient écroulés sur plusieurs niveaux, sans doute après le retrait de la Seine. Il régnait encore une odeur de renfermé qui lui faisait froncer le nez. Ça sentait comme à Potsdam, dans les endroits les plus lugubres de sa communauté d'origine. Ça puait la rouille et l'abandon. Elle grimaça, trouvant désormais son repas amer. Sa déception lui remonta à la gorge. Ses croyances lui disaient que justice avait été faite et en même temps, elle se demandait comment les hommes avaient pu laisser les choses aller aussi loin. Quand elle était née, on croyait en tout, que l'homme allait vivre cent ans en parfaite santé, que les guerres cesseraient, qu'une nouvelle ère de prospérité allait commencer. Ça n'avait pas duré longtemps, bien sûr. Dès l'âge de dix ans, elle avait compris, en prenant son goûter devant la télévision, que le monde ne tournait pas rond. Elle avalait son « quatre heures » en regardant des dessins animés et des publicités où on vantait la société de consommation et très souvent – de plus en plus souvent – ces programmes enfantins étaient interrompus par des flashes spéciaux annonçant une catastrophe dans telle contrée lointaine. Elle buvait son jus d'orange en croisant le regard d'un enfant malade de la dysenterie et ses orteils se recroquevillaient dans ses chaussons molletonnés, quand l'enfant allait pieds nus. Ça l'avait choquée au point qu'elle avait refusé de se nourrir pendant trois jours. Le quatrième jour, on l'avait gavé comme une oie avec une sonde et fait prendre des médicaments pour lui ouvrir l'appétit. Tout ça parce qu'elle vivait dans un monde où la graisse faisait office de parure.

Andreas et Raffael partirent en éclaireurs pour trouver les *Schiffsmänner*. Sans doute une idée de Ludwig, songea Sara qui ne protesta pas contre ce traitement de faveur. Elle rechignait à remonter dans la tortue pour y cuire encore plusieurs heures. Elle tenta de

trouver une position confortable et termina sa galette pour rassurer son petit-fils. Comment lui expliquer que la nourriture et elle, ça n'avait jamais été une grande histoire d'amour ? Il vivait à une époque où se la procurer était beaucoup plus difficile que durant la jeunesse dorée de sa grand-mère. On était revenu à se nourrir pour vivre, mais depuis longtemps, le corps de Sara était habitué aux privations. Sèche mais robuste, elle avait juste besoin d'une canne pour marcher, à cause d'une vieille blessure au genou. Toute sa personne respirait une force extraordinaire et elle se faisait un devoir de ne pas être un poids mort pour ses équipiers. Pourtant, certaines faiblesses lui rappelaient le passage des années et la lassitude qui l'engourdissait peu à peu lui faisait regretter un bon lit.

« *Wecke, Oma,* » la secoua doucement Ludwig.

« J'ai dormi ? » s'étonna Sara en ouvrant des yeux noyés de sommeil.

« Oui, une heure. Ça t'a fait le plus grand bien, » lui assura son petit-fils en l'aidant à se lever. « Andreas est revenu. Il va nous conduire chez les Passeurs, comme ils s'appellent ici. Raffael est resté avec eux. Nous avons de la chance : plusieurs d'entre eux parlent notre langue. »

Extrait du journal de Gaïl.

13 03 19 GD. *Gabriel est venu hier soir. Il n'est pas resté longtemps. Il s'est assis au pied de mon lit, pendant que je dormais. Il n'aurait pas pu faire comme tout le monde, en prenant une chaise ? Je ne sais pas comment il fait, mais il se glisse toujours dans ma chambre sans que la résonance ne me réveille. Il m'a appris un jour qu'il sentait quand je dormais trop profondément pour le capter. Je n'en doute pas, il possède des sens extraordinaires. Il les emploie sur moi comme sur les autres. Je voudrais juste qu'il me fasse un peu plus confiance.*

Quand j'ai ouvert les yeux, je l'ai vu, recroquevillé contre mon chevet. J'ai voulu allumer, mais il m'en a empêché. Je me suis assise en tailleur sur le lit, m'attendant à ce qu'il me rejoigne, mais il est resté par terre. Alors, c'est moi qui l'ai rejoint. J'ai pu remarquer la boue et le sang qui maculaient ses vêtements. J'ai eu un geste vers lui, il a reculé. Je n'ai pas du tout aimé la lueur de son regard. Cette expression-là, je l'ai vue durant une de ses crises. Il avait attaqué Théo, Tasha et moi étions intervenues juste à temps. Même toute seule face à lui, je n'ai pas peur, je me demandai juste comment l'aider et vers qui d'autre il pouvait se tourner, si j'échouais.

J'essaie de ne pas penser à ce que je ressens quand il est là. Je

suis assez... sensible à la « présence » des gens. Certains dégagent quelque chose en plus, Gabriel, c'est de la chaleur. Ça paraît sans doute ridicule, mais j'ai envie de me pelotonner contre lui. Juste pour savoir ce que ça ferait. Rien de plus. C'est déjà énorme pour une clone. Le contact, on nous l'impose. Avec Gabriel, je le recherche. Mais j'ai compris que je devais garder mes distances. Une vraie torture ! Résigne-toi ! S'il est venu, c'est qu'il a besoin de moi.

« Le conseil a choisi le secteur d'agrandissement. »

Comment l'a-t-il su ? Mystère.

« Oui, au sud-ouest, plus près de la digue. Une ancienne école. Le terrain est assez dégagé, on devra juste raser deux immeubles et garder le reste. »

« J'ai trouvé une bibliothèque dans ce secteur. Les livres ont été mis à l'abri, avant l'inondation, dans un sous-sol. J'ai déjà pu ramener quelques volumes, mais si vous faites sauter quoi que ce soit dans les parages, tout risque de s'écrouler et on aura perdu ce trésor. »

J'ai failli me pincer. Je m'inquiète pour sa santé. Il est devant moi, dans un état lamentable et tout ce qui le préoccupe, ce sont des livres ? J'ai perdu deux secondes à l'imaginer en machine de guerre et au lieu de ça, je me suis souvenu de son air concentré, pendant qu'il lisait un roman aux enfants.

« Pourrais-tu convaincre les autres de retarder les travaux, le temps qu'on sauve tous ces livres ? »

Bien sûr, tout ce que tu veux. Ils vont m'écouter, c'est certain. Je n'aurai qu'à claquer des doigts.

Sans y penser, j'ai joint le geste à la pensée. Gabriel a sursauté

« Je ne suis pas à ma place dans ce conseil. Encore moins pour défendre tes idées, quand tu devrais y siéger. »

« Tu ne m'aideras pas ? » a-t-il joué l'étonné.

« On a mis du temps à se décider. Les autres ne veulent pas aller plus au nord, au risque de se rapprocher de la serre, mais au sud, les possibilités sont rares. Pour cet agrandissement, on voudrait des jardins près des habitations, pour limiter le nombre de panneaux nécessaires. »

Ça l'a fait sourire.

« Tu me rappelles Tasha, » m'a-t-il dit. Je n'ai pas cédé au compliment.

« J'apprends. Tu m'y forces, » ai-je rétorqué durement. À mon tour de lui faire des reproches.

« Tu détestes ça ? »

« Je déteste prendre des décisions à ta place, oui. Je déteste porter ton rêve, contrainte et forcée. Et encore plus faire semblant d'y comprendre quoi que ce soit. Toutes les fois où j'occupe ton siège, je t'en veux de courir après ta vengeance en te moquant du reste. Tu fais

exactement ce que Géryon attend de toi. Il te balade d'un bout à l'autre de l'EDo oriental. Un jour, tu le croiras à un endroit et il sera à EDen. Je suis là à occuper le vide que tu laisses, parce que c'est le seul moyen que j'ai de faire quelque chose pour toi. Mais j'en ai marre, Gabriel ! »

En parlant ainsi, je me suis levée pour faire les cent pas devant lui. Il s'est mis debout à son tour, gauchement, et m'a fixée un long moment sans rien dire. Vas-y, réagis, envoie-moi sur les roses.

« Je vais... y réfléchir. »

Exaspérant au possible. J'aurais pu le gifler. Il est reparti. Et j'ai été quitte pour une nuit blanche à me demander ce que je pouvais faire pour le secouer. Ce que j'ai dit sonne trop juste. Géryon va en profiter.

Extrait de Si je t'oublie, Gaïa, Professeur S. Zilliger.

Quand on est convaincu comme moi de la justesse de sa cause, on est prêt, oui, à commettre les pires horreurs.

Durant ma jeunesse, j'ai tué des gens. Je considérais que les pollueurs méritaient de mourir. Cela me mettait dans une rage folle de voir quelqu'un balancer une canette ou un emballage par la vitre de son véhicule. Ça me rendait malade de voir les décharges sauvages.

Mes parents s'inquiétaient de mes réactions extrêmes. Ils me surprirent un jour sur un site vantant la lutte armée pour libérer Gaïa des pollueurs. Cela me valut une interdiction de naviguer sur le Réseau pendant un mois. Je m'en fichais, j'allais consulter les pages qui m'intéressaient depuis un cybercafé ou chez des amis. Je participais à des forums et des chats sur l'écologie radicale. Derrière mon pseudonyme de « grüne Maus », je me faisais passer pour quelqu'un de plus âgé. Je n'avais pas seize ans qu'on me considérait déjà comme une sommité en la matière, requérant mes avis, sollicitant mes conseils pour mener des actions. C'est ainsi que j'ai conduit mon premier commando, en m'introduisant sur le chantier d'une usine chimique. J'avais douze ans et avec mes camarades, nous avons mis le feu à deux baraques des ouvriers. L'un d'eux a eu le visage brûlé au second degré.

Je dévorais les biographies de grands écologistes comme Paul Watson. Il avait fondé Greenpeace et sillonné les mers à bord d'un des navires qui voulaient empêcher la chasse à la baleine. « Restez un parasite OU devenez un guerrier de la Terre. Servez Mère nature et prospérez OU servez la civilisation et souillez-vous avec la saleté et le sentiment de culpabilité de l'écocide. » Pour moi, c'était parole d'évangile. Je traquais dans mes moindres habitudes et celles de mon entourage les sources de nuisance contre Gaïa. Si mes parents m'avaient écoutée, nous aurions vécu dans une cabane en bois.

Cependant, je me rendais compte que la technologie avait sa raison d'être, tant qu'elle servait Gaïa. Voilà pourquoi je me suis orienté vers les sciences « naturelles. » Je voulais comprendre comment Gaïa fonctionnait et comment je pouvais la sauver.

Quand je vois les Hommes comme des virus et les nouvelles maladies comme les anticorps de Gaïa, je sais que j'en choque beaucoup. On m'a traitée d'eugéniste, sans que je voie le rapport avec ma réflexion, d'éco-machiavéliste (le journaliste qui a inventé ça a dû beaucoup se creuser la tête), de « Kali du pouvoir vert » et j'en passe. J'ai revendiqué tous ces titres, parce que je me suis dit qu'il fallait

quelqu'un pour oser dire la vérité. Ma foi gaïaniste s'appuyait sur mes observations, la façon dont la Terre balayait la vie dans chacune de ses rages. Pour moi, elle essayait de détruire des gêneurs, ce que nous sommes devenus, au fil des siècles. J'ai considéré le Syndrome Noé comme une juste punition. Après tout, l'épisode s'inscrivait dans notre Bible comme une sentence divine. On s'était juste trompé de juge.

Communauté des Passeurs.

Ivan se sentait fébrile. Il n'avait pas l'habitude de jouer les ambassadeurs, mais d'un commun accord, les autres Passeurs l'avaient désigné comme intermédiaire, car il parlait plutôt bien Allemand. Il avait navigué quelque temps sur la Moselle et sur la Sarre dans un passé qui lui semblait irréel aujourd'hui. Mais tout remontait à la surface, en même temps que les mots. Ils clapotaient dans son esprit, tandis qu'il se demandait quoi dire au chef de la délégation germanique. Ils venaient de si loin. *Willkommen* semblait dérisoire pour saluer leur arrivée. Toutefois, il devait faire simple, car il faudrait ensuite traduire et l'exercice serait déjà assez compliqué.

Il attendait les visiteurs sur le pont de sa péniche. Elise et Raffael, l'un des deux éclaireurs arrivés une heure plus tôt à la communauté, étaient partis attendre les autres sur la route. Elise ne parlait pas bien Allemand, mais se défendait assez bien avec quelques signes. Paul vint rejoindre son futur beau-père et croisa les bras sur sa poitrine.

« Le bruit se répand comme une traînée de poudre. Je suis étonné qu'il n'y ait pas foule sur ton navire. »

« La cale est pleine et je ne pourrais pas tous les accueillir sur le pont. Je suppose que d'ici à ce que nos invités arrivent, certains auront réussi à se désigner comme spectateurs de cette rencontre. »

Les deux hommes offraient à peu près la même allure, même si Ivan, plus trapu que Paul, avait aussi une silhouette davantage taillée par ses années de navigation. Leurs visages étaient toutefois aussi hâlés, celui d'Ivan plus ridé, mais le regard aussi franc que celui de son futur beau-fils. Ils se respectaient aujourd'hui, malgré des premiers temps difficiles. Par amour pour Elise, ils avaient décidé de faire chacun des efforts et avaient appris à s'apprécier.

Un bruit attira l'attention du batelier qui réajusta sa chemise bleu foncé et épousseta son pantalon de toile épaisse. Cela amusa Paul qui ne l'avait jamais vu aussi solennel.

« Tout se passera bien, » lui assura-t-il en posant une main sur son épaule. « Au besoin, nous ferons comme les premiers colons d'Amérique et les Indiens, avec des dessins sur le sol. »

« Ah ! oui, mais qui jouera les sauvages ? »

Élise arriva la première et un sourire encourageant éclaira ses

yeux. Elle fut aussitôt suivie par un homme d'environ trente-cinq ans, des cheveux châains et bouclés, un regard bleu gris qui capta celui d'Ivan. Ce premier contact plut au Passeur qui hocha la tête. L'homme se retourna pour aider une femme à les rejoindre. Ivan ne masqua pas son étonnement en la découvrant : âgée, mais robuste, des cheveux gris, presque blancs, coiffés en chignon, de grosses lunettes rondes aux verres fumés et une mine plutôt sévère, quoique avenante. Son visage se parcheminait de petites rides et d'autres plus profondes – sans doute la marque de nombreuses épreuves – soulignaient la commissure de ses lèvres.

« *Ich heiÙe Sie willkommen*{}, » balbutia Ivan dans son Allemand hésitant. Il espérait ne pas avoir commis d'erreur, le sourire de la femme le rassura.

« *Danke schön, Herr Schiffsmann*.{**} » le remercia-t-elle avec humour. Et cela suffit pour qu'il l'apprécie. Elle le surprit encore en ajoutant :

« Je parle Français, mais votre effort est louable. »

En vérité, elle n'avait aucun accent, contrairement à lui, se réjouit-il.

« Voilà qui va simplifier notre tâche, » répondit-il avec soulagement.

« Je vous avouerai que mon Allemand est un peu rouillé. »

Après lui avoir présenté brièvement les personnes qui l'accompagnaient, la femme, Sara écouta ses propres présentations, puis lui demanda :

« Connaissez-vous une communauté du nom d'EDen ? »

La stupéfaction se lut sur les visages des Passeurs présents.

« Oui, nous... avons de bonnes relations avec ses habitants. »

La joie de Sara suffit à faire comprendre la réponse d'Ivan à ses compagnons. Le soulagement éclaira leurs traits.

« Nous avons quitté Potsdam il y a deux mois. »

« Potsdam ! C'est tellement loin ! Comment avez-vous fait ? »

Sa réaction amusa Sara qui traduisit sa question à ses compatriotes.

« Nous serions ravis de vous répondre, mais nous pensons qu'il serait plus sage de le faire à EDen. Nous avons reçu un appel radio avant notre départ et depuis, plus rien. »

« Radio ? » Ivan fronça les sourcils.

« Gauvain en avait bricolé une, » lui rappela sa fille. « J'en avais discuté avec lui et Gabriel. »

« Des GeMs ? » réagit Sara.

« EDen est une communauté mixte, » lui expliqua Elise. Si cette nouvelle interloqua l'Allemande, elle n'en laissa rien paraître.

« Le message était très bref, » précisa-t-elle. « Mais nous avons compris que cette communauté était en difficulté. »

« Les choses ne se passent pas bien là-bas en ce moment, c'est

vrai, » admit Ivan. « Et ça vous a suffi pour faire tout ce chemin ? »

« Nous nous sommes arrêtés en route, pour rallier d'autres communautés que nous avons pu rencontrer. Les EDos restent trop isolés et ce message radio nous a donné une idée. Si nous avons pu le capter, imaginez ce que nous pourrions réaliser en créant un réseau entre nous ! »

« Je crois qu'effectivement, ça dépasse les Passeurs. Il faudrait demander aux Sidéros de nous rejoindre, » proposa Ivan.

« *Wann können wir EDen gehen*{?} ? » demanda l'Allemand qui se tenait près de Sara.

« *Wir werden morgen gehen*,{""} » conseilla le batelier. « Les Sidéros seront prévenus et vous pourrez vous reposer. C'est à trois heures de marche tout de même. »

« *Wir haben die Schildkröte*,{"""} » intervint un des Allemands restés jusque-là silencieux.

« *Die Schildkröte*. La tortue, » traduisit Sara. « C'est le nom que nous donnons à notre transporteur. »

Ivan grimaça. Sa fille secoua la tête au même moment.

« C'est risqué. On ignore si les Crabes surveillent EDen. En outre, la route pour s'y rendre est assez accidentée. Les marchandises qu'EDen transporte jusqu'ici le sont souvent à dos d'hommes. Il y a la digue à franchir et un engin comme le vôtre risquerait de faire des dégâts... »

« Très bien, » l'arrêta l'Allemande d'un geste. « Nous ferons comme vous avez décidé. Notre impatience ne doit pas nous faire oublier la prudence. On dirait que nous avons découvert trois communautés pour le prix d'une. Qui sont ces... Sidéros dont vous parliez ? Et comment fonctionnez-vous ? »

Les Passeurs enthousiasmés s'empressèrent de répondre.

EDen.

C'était à la fois gigantesque et racorni, massif et délicat, imposant et fragile. Un château de cartes en métal. Bouts de portes chevillés aux murs, condamnant les fenêtres d'immeubles désormais aveugles. Rouille dégoulinant sur les façades en traînées brunes et ocre, s'étalant parfois en motifs délicats. Chevrons et poutres métalliques renforçant la structure, dépassant des toits. Le tout faisait penser à une forteresse hérissée de piquants. Mais des crevasses et des éboulis rendaient cette vision bien dérisoire.

Sara avait le vertige à force de regarder en l'air. Elle baissa les yeux pour voir un passage s'ouvrir au pied d'un des lourds battants de la porte sud. Un homme s'avança sur le seuil, le visage caché derrière son masque de protection. Il fit signe aux Passeurs d'entrer dès qu'il les eût reconnus. Par contre, il discuta un moment avec les Sidéros,

tandis que les Allemands pénétraient dans EDen. Sara fut saisie par la sensation de fraîcheur régnant à l'intérieur, mais un peu déçue aussi par l'allure générale de la rue et des bâtiments. Les panneaux qui protégeaient les restes d'une ancienne ville cachaient un peu la misère, en diffusant une lumière pâle et orangée, mais comme tout semblait vétuste ! Les bâtisses se tassaient comme des vieillards avachis sous les arceaux soutenant les panneaux. Des volets pourris protégeaient mal des fenêtres désossées et sans vitres. Il y avait des traces de moisissure jusqu'au premier étage et un petit filet de boue coulait au creux de la chaussée. Cet endroit ressemblait plus à une grotte qu'à une ville. La communauté de Potsdam était vraiment différente : plus haute, mais peut-être aussi plus étroite, avec des ouvertures plus osées sur l'extérieur qui facilitaient cependant les incursions hostiles. En outre, plus de monde se rassemblait entre ses murs.

Ils ne virent personne avant de déboucher sur une grande place au bout de laquelle trônait un imposant édifice. Sans doute un hôtel particulier. Sur la façade très classique, on pouvait encore deviner le rouge des briques qui avaient dû rehausser son architecture. La construction avait souffert, les murs se lézardaient par endroit. Sara nota aussi la rampe qui permettait d'accéder au rez-de-chaussée surélevé. Quelques fenêtres se trouvaient condamnées d'un côté, tandis que les autres avaient été réparées avec du verre grossier.

Une femme sortit du bâtiment, jeune, hautaine. Deux ou trois enfants surgirent derrière elle et dégringolèrent les marches, le regard ahuri en découvrant les nouveaux venus. Ivan expliqua la raison de leur présence. La femme jeta un bref regard aux Allemands, mais ne parut pas surprise. Elle hocha la tête deux fois, avant de leur apprendre que tout le monde travaillait sur la zone d'agrandissement de la communauté, plusieurs rues à l'ouest. Ils avaient commencé le déblaiement plus tôt que prévu, car les charges placées la veille s'étaient déclenchées en avance, sans que personne n'y comprenne rien. Mais vu que ça devait être fait, les hommes avaient préféré s'en charger rapidement et les femmes leur prêtaient main forte.

« Moi, je reste là à m'occuper des malades, » conclut-elle, en s'essuyant les mains sur un tablier rapiécé.

« Vous croyez que ça les dérangerait qu'on les retrouve là-bas ? » s'enquit le Passeur. La femme haussa les épaules et rentra dans la bâtisse. Un peu déconcerté, Ivan choisit finalement de se rendre sur place.

Ils entendirent d'abord des martèlements, des raclements aussi, puis des appels et des bribes d'ordres. Sara se laissa porter par l'impatience de son escorte, tout en résistant à une vague d'hésitation. La veille, en fin de journée, des Sidéros étaient arrivés. Ils avaient

tenté de convaincre les Allemands de venir chez eux, plutôt que d'aller à EDen, en assurant que là-bas, ils seraient moins bien reçus. Elle avait trouvé ça un peu présomptueux, mais ses premiers pas dans cet endroit lui faisaient repenser à cette conversation. Elle ignorait ce qu'elle avait attendu exactement. Sans doute un lieu moins misérable. Elle s'était dit que des gens possédant une radio devaient être riches. Mais en fait, il n'y avait ici que le même désespoir rencontré ailleurs, la même fureur aussi, nourrissant une envie de lutter malgré tout. Les différents groupes qui refusaient la vie sous les Dômes avaient dû copier les intradés sur bien des points. Tout d'abord en se cachant sous des carapaces des rayons du soleil ou de la convoitise de leurs voisins, des bandes errantes, de la Milice aussi. La plupart parasitaient les Dômes en détournant certaines ressources, à commencer par la nourriture. Les Dômes seraient toujours vainqueurs dans un monde où le simple fait de marcher dehors représentait un énorme risque. Les intradés se déplaçaient dans des navettes et n'avaient plus le moindre contact avec Gaïa. Ils auraient tout aussi bien pu vivre dans des stations spatiales, mais ProsPectiVe veillait à les clouer au sol, dans de belles cages dorées où on veillait à leur confort. C'était dans l'intérêt du consortium, bien sûr. L'espace devait servir ses propres ambitions et les Terriens ne surtout pas regarder vers les étoiles. Plutôt... vers leur nombril.

Ivan remit son masque en voyant la luminosité augmenter à mesure qu'ils avançaient dans la rue. Il s'assura que les Allemands faisaient de même. Il avait hâte de mener sa mission à bien. EDen avait besoin d'un électrochoc. Depuis la mort de Tasha, la communauté tournait au ralenti, se repliait sur elle-même, n'entretenant que le minimum de relations avec ses voisines. La doctoresse aurait été navrée de la voir ainsi. Elle avait été l'âme d'EDen... Enfin, pas tout à fait, car il fallait prendre en compte un autre élément dans l'équation : Gabriel. Si celui-ci acceptait enfin ses responsabilités, peut-être qu'il saurait insuffler un nouveau départ. Les résistances seraient autant de paliers qu'il devrait gravir, mais il pourrait entraîner les autres de cette manière. Pour cela, toutefois, il fallait qu'il en retrouve l'envie.

Le Passeur fut donc assez déçu de ne voir le GeM nulle part, quand il déboucha sur le chantier. Grâce aux quelques explosifs fabriqués et disposés par Théo, une surface d'environ cinq ares avaient été dégagée. Pour l'instant, elle était encombrée de débris divers, de gros blocs de béton, d'armatures métalliques... Avant de tout enlever, il fallait protéger la zone avec les panneaux. Pour cela, on utilisait les bâtiments encore debout comme points d'ancrage, puis on disposait les panneaux sur un squelette de poutrelles et de pylônes de soutènement avec du matériel de récupération. Mais le tout pouvait

s'avérer fragile, surtout s'il s'appuyait sur des immeubles en mauvais état. L'explosion avait pu les fragiliser. Donc, tandis que certains commençaient à assembler la structure au sol, en dressant des pylônes ou en fixant certaines armatures, d'autres inspectaient les bâtiments et un troisième groupe se trouvait chargé des travaux nécessaires à leur renforcement. Il fallait travailler vite, car la brèche causée par l'agrandissement rendait la communauté vulnérable.

Ivan héla Aymeric, un des membres du conseil d'EDen. Celui-ci lui adressa un salut de la main, puis quitta ses compagnons pour rejoindre le Passeur et son escorte. En quelques mots, le batelier expliqua la raison de sa venue. Dès qu'il parla des Allemands, Aymeric, stupéfait, se tourna vers ces derniers. Après leur avoir proposé de se mettre à l'ombre, selon la coutume d'accueil, puis retiré son masque, il s'exclama :

« Vous venez vraiment de Potsdam ? »

« En effet, » répondit Sara. « D'après vos amis Passeurs, un certain Gérald nous a envoyé ce message. Il voulait de l'aide. Cela fait deux mois. »

L'ancien avocat plissa les yeux.

« Oui, ça devait être à l'époque où lui et les autres clones avaient quitté la communauté. Quand les *Crabes* nous sont tombés dessus. »

« Qu'est-il devenu ? » s'enquit l'Allemande.

« Il est là. Il travaille avec nous sur le chantier. Je vais le chercher. »

Il partit et revint quelques minutes plus tard avec un grand gaillard blond à l'air inquiet. Il ne se détendit pas vraiment lorsque Sara lui expliqua sa présence et celle des siens.

« Gabriel devrait être à ma place, » finit-il par dire.

« Tu le vois quelque part ? » rétorqua aigrement Aymeric. « D'ailleurs... Gaïl aussi est introuvable, » remarqua-t-il d'un air contrarié. « Elle fait partie du conseil, elle devrait être là. »

« Nous n'avons vu que Michel et le Dr. Lénard en arrivant ici, » expliqua Ivan. Cela ne calma pas Aymeric.

« Elle ne tourne vraiment pas rond, en ce moment, » rouspéta-t-il. « Hier, elle a voulu qu'on retarde les travaux. À la demande de Gabriel, soi-disant. Ces deux-là complotent dans leur coin et on doit céder à leurs caprices. Je voudrais bien qu'ils règlent leur histoire une bonne fois pour toutes. »

Ce petit discours lancé, il parut se calmer. Il se souvint de la présence de la délégation allemande et se transforma en un éclair en hôte charmant. Ivan admira sa *maestria*, mais s'inquiéta de ce qu'il venait d'entendre. Du temps de Tasha, ce genre de commentaires n'aurait pas été admis. Elle aurait pris la défense de Gabriel et remis Aymeric à sa place. Il comprit que la gêne de Gérald n'était peut-être

pas dû à sa timidité, mais à un sentiment de malaise.

Lui n'avait aucune opinion particulière concernant les GeMs. Pas plus que les Inédits, ils n'avaient demandé à naître et pour un homme épris de liberté comme Ivan, leur sort n'était vraiment pas enviable. Il avait en plus une dette envers Gabriel qui avait sauvé sa fille de la noyade. Il était aussi devenu le professeur d'Élise qui dirigeait aujourd'hui l'école chez les Passeurs. Si l'idée avait paru saugrenue au départ, désormais, beaucoup se félicitaient que les enfants sachent au moins lire et écrire. Certains parents auraient même aimé retourner aussi à l'école. Quant à Gaïl... le batelier devait reconnaître que les clones pouvaient être très jolies. Son attachement pour Gabriel semblait en outre sincère. Restait à savoir jusqu'à quel point cela pouvait aller.

Ivan reconnut soudain Romain, ancien capitaine de pousseur qui avait abandonné le fleuve à la mort de son fils cadet. Il laissa les Allemands au soin d'Aymeric et alla rejoindre l'ex-Passeur. La vie ici n'avait rien à voir avec celle sur les bateaux. Il fallait s'accrocher à la terre. Cependant, Romain ne regrettait pas son choix. Pourtant il vivait aux côtés de Gabriel qu'il avait un temps soupçonné d'avoir tué son enfant. Mais d'un autre côté, grâce à son incroyable intelligence, le GeM avait également mis au point le remède qui avait permis de guérir son aîné, Léopold. Les deux hommes parlèrent du bon vieux temps, Romain expliqua qu'il aurait un lopin de terre dans cette partie d'EDen et qu'il envisageait de venir aussi y habiter avec sa famille.

« On sera bien ici, » jura-t-il avec un sourire qui en disait long sur sa sérénité retrouvée.

J'ai mal.

Gaïl ouvrit les yeux et toussa. Elle avait du sable sous les paupières et voulut les frotter, mais ses bras étaient coincés et elle sentait peser sur ses épaules une masse inerte. Elle avait du mal à respirer. *Lourd. Chaud. Vivant.* Pourquoi faisait-il si noir ? Avec un grognement, elle se contorsionna, mais stoppa, quand elle entendit un gémissement tout contre son oreille. *Secoue-toi, ma fille ! Comment en es-tu arrivée là ? Et d'abord, où es-tu ?* Elle se concentra et se rendit compte que c'était sa tête qui la faisait le plus souffrir. *Je dois avoir une grosse bosse... ou pire.* Cette dernière pensée la fit presque paniquer. Elle s'agita, la plainte se fit de nouveau entendre. Elle sentit quelque chose contre sa joue, le contact était familier. Pendant quelques secondes, elle s'imagina de retour au Dôme, allongée sous son propriétaire qui l'avait fait boire plus que de raison et ivre mort lui aussi. Seulement, elle aurait dû sentir un matelas sous son dos, pas des petits cailloux lui meurtrissant la colonne vertébrale. Et derrière la migraine, elle captait

autre chose. Une résonance. Elle était couchée sous un GeM.

Gabriel !

Elle aurait voulu se redresser d'un bond. Gabriel ! L'éboulement !
La bibliothèque ! Ils étaient pris au piège !

« Au secours ! cria-t-elle à pleins poumons. »

Extrait de Si je t'oublie, Gaïa, Professeur S. Zilliger.

J'ai vite décidé que les religions se trompaient toutes et que je devais croire ce que je voyais. En l'occurrence, c'était Gaïa que j'avais sous les yeux. Même mutilée comme elle l'était déjà à l'époque, je la trouvais splendide. Elle luttait pied à pied contre l'homme pour l'empêcher de dilapider davantage ses ressources. Très froidement, j'estimais ce que mes contemporains désignaient par « catastrophes naturelles » les réactions de défense de la planète. Je sais combien cela dérange profondément mes semblables d'imaginer la Terre comme un organisme vivant dont chaque espèce composerait les différentes cellules, dont chaque milieu serait les organes. Notre position dans cette vision n'est guère reluisante. Je pense aussi que cela devrait nous amener à reconsidérer le don d'intelligence. Soit il s'agit d'une erreur dans le système Gaïa, puisqu'à mesure que nous l'avons développé, nous nous en sommes écartés. Soit cette intelligence a été voulue, mais nous l'utilisons très mal. Elle devrait être au service de la planète et non destinée à inventer tous les moyens possibles pour l'exploiter.

Les Humains sont une contradiction ambulante. [...]

À mon époque comme au siècle qui l'avait précédé, ce que je trouvais aberrant, c'était que les sociétés de consommation prônaient une sorte de retour à la nature : le tourisme offrait à ses clients de « beaux paysages » qu'il fallait préserver pour qu'ils continuent d'être rentables. D'un autre côté, la pratique du jardinage se développait de plus en plus, chacun voulant « cultiver son jardin », le modèle de la maison individuelle et de son lopin de terre devenait universel. À croire qu'il y avait vraiment un problème dans notre programmation. On ne s'offusquait pas que des centaines d'hectares de forêts soient sacrifiés pour satisfaire des besoins industriels ou agricoles, on défigurait des paysages sous prétexte d'en faire profiter le plus possible, mais au final, tout cela ne représentait qu'un beau gâchis.

Et l'on me reproche maintenant d'avoir voulu mettre bon ordre dans cet imbroglio ? Il fallait bien que quelqu'un le fasse ! Nous ne pouvions pas continuer comme ça, la preuve : mêmes nos interventions n'ont pas suffi à détourner le courroux de Gaïa. Au final, c'est elle qui a choisi. Au lieu d'accuser les écoterroristes du carnage que cela a donné, comme ne se privent pas de le faire certains groupes d'appui de PPV, il serait temps de regarder les choses en face : nous ne méritons pas la planète sur laquelle nous vivons. D'autres espèces auraient pu la cultiver bien mieux que nous. Nous avons conservé les

instincts des grands singes dont nous sommes issus. Eux n'étaient qu'un petit nombre, le fait qu'ils cueillent leur subsistance, puis qu'ils la chassent comme d'autres prédateurs (tout en étant chassés eux-mêmes) ne déséquilibrait en rien l'ordre naturel. Mais dès lors que l'intelligence nous a mis à part du règne animal, dès lors que notre premier commandement a été « croissez et multipliez », nous avons représenté un danger pour la planète : de symbiotes, nous sommes devenus parasites.

Assise sur un gros bloc de pierre, Sara regardait autour d'elle et commençait à se faire une autre opinion d'EDen. La solidarité faisait partie des valeurs essentielles que les hommes avaient dû retrouver après la Grande Défluviation. Elle l'avait rencontrée très souvent durant son voyage et en avait fait le fil conducteur de sa quête. Elle se réjouissait de voir qu'elle s'appliquait ici avec force. Elle appréciait tout autant l'ingéniosité qui se déployait devant elle. Tout pouvait être récupéré et utilisé, plus aucune place pour le gaspillage. On ne pouvait se permettre de négliger une simple barre de fer, tant qu'elle pouvait servir à soulever ou à renforcer. Avec les pierres qu'ils dégageaient les exodés délimitaient le terrain qui serait mis en culture en montant des murets. On attendait que l'ombre avance sur le chantier pour progresser, ce qui permettait de travailler sans de trop lourdes protections.

Ludwig vint la rejoindre. Avec un sourire, elle passa sa main dans ses boucles claires, comme quand il était enfant. Il ne s'offusquait jamais de ce geste si familier, alors qu'avec l'âge, il aurait pu la repousser. Leur tendre complicité n'avait pas de prix aux yeux de Sara. Elle espérait réparer avec lui les torts faits à son père. Rien de plus facile, tant Ludwig montrait de la bonne volonté à son égard. Pourtant, elle avait l'impression de ne pas en faire assez pour lui. Il l'avait réconciliée avec la vie. Pour lui, elle avait déposé les armes.

« Ils n'ont pas retrouvé la clone, » lui annonça-t-il. « Ça les inquiète. J'ai interrogé le GeM que nous avons vu tout à l'heure. Quand il nous a contactés, la communauté était aux mains des *Crabes*. Ses compagnons et lui avaient dû fuir et ils ont séjourné quelque temps dans la Zone. Ils ont demandé de l'aide à un colporteur dont le transporteur leur a fourni l'énergie nécessaire pour émettre. Quelques jours plus tard, quelqu'un est venu les chercher pour les prévenir que la Milice avait quitté EDen. »

« Surprenant que les miliciens n'aient pas tout mis à sac, » nota Sara.

« Ils ont quitté la communauté précipitamment, abandonnant les habitants dans une Citerne. Je n'ai pas tout compris, mais ils ont réussi à s'échapper en passant par les toits. De retour, les clones n'ont

pas parlé aux autres de leur appel radio. Ils ne pensaient pas qu'on l'avait reçu. »

Elise arriva avec un panier de victuailles qu'elle proposa aux Allemands. Sara goûta avec plaisir les fruits frais, mais ne toucha pas aux tranches de gigot, ce qui n'échappa pas à la jeune batelière. Finalement, n'y tenant plus, Elise demanda :

« Comment c'est, chez vous ? »

Sara choisit ses mots avec précaution :

« Pas très différent d'ici, en fait. Les survivants forment une communauté unique, avec des *Gewerkschaften* – des Syndicats – qui dirigent chacun un secteur. Tous les mois, nous avons notre *Versammlung* – une assemblée – durant laquelle nous réglons les litiges, répartissons les richesses et organisons des expéditions.

« Vous vivez comme à EDen, chacun avec son logement, ou comme les Sidéros, dans des Familistères ? » voulut encore savoir la jeune fille.

« On change souvent d'endroits où dormir, car la Milice fait de fréquentes incursions à Potsdam. Vivre toujours dans le même secteur serait dangereux. Nous logeons dans des *Verstecke*, des cachettes ou des abris qui ont toujours au moins quatre issues. On y trouve tout le nécessaire pour survivre, nos affaires personnelles tiennent dans des baluchons. »

« Ça ne doit pas être drôle tous les jours, » maugréa Elise. « Excusez-moi, » rougit-elle. « Je suis sûre que l'on pourrait dire la même chose de la vie sur les péniches. Il y a l'humidité, les dangers de la navigation. »

« Mais vous ne voudriez pas changer de vie, » intervint Ludwig avec un sourire. Il avait le contact facile avec les gens. Rares étaient ceux qui ne l'appréciaient pas et son charme naturel parut une nouvelle fois fonctionner avec la batelière.

« En fait, si, j'y ai pensé plusieurs fois, mais maintenant que j'ai trouvé comment me rendre utile chez les Passeurs, ça ne me préoccupe plus autant. J'ai ouvert une école, » annonça-t-elle avec fierté. « J'ai voulu rendre ce que Gabriel m'avait donné. »

« Un clone a été votre professeur ? » s'étonna Sara.

« Je dirai même un excellent professeur. Voyez-vous, Gabriel adore les livres. Il en a toujours un sur lui, *La Légende des Siècles*. Il fait souvent la lecture aux enfants de la communauté et j'ai été sa première élève. Je détestais lire avant, mais il m'a appris à ouvrir mon esprit, à laisser danser les mots pour qu'ils me racontent leur histoire. »

« Décidément, j'ai bien envie de rencontrer ce GeM exceptionnel ! » s'exclama Ludwig. « J'ignorais qu'ils pouvaient aimer lire. »

L'expression d'Elise changea.

« Vu comment vous en parlez, aucun clone ne doit vivre avec vous. »

« C'est le cas. Ils tentent leur chance à l'Est. Au-delà de l'Oder. C'est dangereux, car les terres sont polluées, il ne doit pas y avoir beaucoup d'endroits où se cacher. Lorsque quelques-uns se rendent à l'Ouest, ils ne font que transiter par chez nous. C'est pourquoi nous étions étonnés d'apprendre qu'EDen était une communauté mixte. Nous n'en avons rencontré que deux ou trois durant notre voyage. Et aucune où un clone jouait les instituteurs, » répondit l'Allemand.

« Gabriel ne joue pas, il prend ça très au sérieux, comme tout ce qui concerne EDen. Il protège cette communauté, il en est le gardien. Sans lui, ce lieu n'existerait sans doute pas. »

« Où est-il en ce cas ? Pourquoi ne se montre-t-il pas ? »

Elise soupira :

« Depuis la mort de Tasha, il va mal. En plus, il y a quelque chose entre lui et le Dr. Lénard. Elle le déteste. J'ai compris qu'elle avait dirigé le pro... » La jeune fille s'interrompit et fronça les sourcils. « Je ne sais pas si j'ai le droit de parler de ça. Quelqu'un d'EDen devrait le faire, pas moi. »

« *Sie hat kein Vertrauen zu uns,*{*} » déplora Ludwig.

« *Sie benötigt Zeit,*{**} » répondit sa grand-mère. « Excusez-nous, ce n'est pas très poli de parler notre langue devant vous, sans que vous compreniez ce que nous disons. »

« J'ai quelques notions d'Allemand. J'ai compris « confiance. » Ici, on ne l'accorde pas facilement, c'est vrai. À plus forte raison quand cela peut mettre nos amis en danger. Gabriel est vraiment... très spécial. Vous comprendrez quand vous le verrez. »

Gabriel ouvrit les yeux et lutta contre une sensation de vertige. Il était allongé, les bras en croix, quelqu'un s'affairait autour de lui, mais il n'avait pas le courage de bouger. Il avait mal quelque part, peut-être une de ses jambes. Il voulut les bouger et eut la confirmation que quelque chose clochait avec la droite. Ce mouvement attira l'attention de la personne à ses côtés. Il vit le visage de Gaïl se dessiner au-dessus de lui.

« Tu m'entends ? » Il hocha la tête et tenta un autre mouvement. Une douleur inattendue au côté gauche le fit tressaillir.

« Le plafond s'est écroulé sur toi, quand tu m'as protégée. Je suis indemne, mais toi... Ton tibia est cassé. On voit l'os. »

Il grimaça. Ce n'était pas brillant. Il regarda ensuite autour de lui. Il faisait très sombre. Gaïl avait allumé une lampe-tempête. Il y en avait deux autres mais la jeune clone avait pensé à les économiser. Inutile d'y voir plus clair, de toutes façons, leur situation s'évaluait rien qu'en contemplant le carnage autour d'eux : des livres jonchaient le sol, au

milieu de gravats et de câbles. Le plafond avait perdu deux mètres de hauteur – même Gaïl ne pouvait que se tenir courbée.

« Les charges ont dû exploser plus tôt que prévu, » constata-t-il.
« Nous sommes pris au piège. »

Gaïl soupira.

« J'ai crié un bon moment, mais personne ne m'a entendu. Je m'excuse, » ajouta-t-elle. « Tu étais sur moi, j'ai dû me dégager. J'espère ne pas avoir aggravé ta blessure. »

« Il faut que je m'assoie, que je l'examine. »

Il voulut joindre le geste à la parole, mais Gaïl dut l'aider. Il lutta pour ne pas crier : la clone avait l'air terrorisé, inutile de l'inquiéter. Elle alla chercher la lampe-tempête pour la rapprocher et éclairer sa jambe. L'os brisé sortait de son pantalon. Gabriel le regardait comme s'il ne s'agissait pas de son tibia. Le GeM prit une grande inspiration avant d'annoncer :

« Il va falloir couper mon pantalon après avoir enlevé ma chaussure. »

« Couper ? Avec quoi ? »

Il fallut trouver un objet tranchant. Finalement, dans une caisse pleine de livres, Gaïl dénicha un coupe-papier. Mais Gabriel vécut un véritable enfer tout le temps où elle déchira plus qu'elle ne découpa le tissu heureusement peu épais. Mais la clone, malgré ses efforts, était maladroite, elle s'excusait sans arrêt, tandis qu'il faisait tout pour ne pas tourner de l'œil. Un dernier craquement et sa jambe fut libérée. Il saignait beaucoup, ce qui expliquait les vertiges. Il conseilla à la GeM de faire un garrot avec sa ceinture. Il fallut ensuite surélever son membre en le calant avec plusieurs pierres. Gaïl se démenait pour suivre toutes ses instructions.

« Je devrais peut-être nettoyer la plaie, » suggéra-t-elle.

« Avec quoi ? » demanda Gabriel un peu brutalement, tant la perspective qu'elle puisse toucher l'os le rendait nerveux.

« J'ai cru entendre de l'eau couler dans un coin, peut-être une canalisation sectionnée. »

« C'est le grand luxe, » ricana-t-il. Gaïl ne releva pas sa boutade, mais chercha un tissu le plus propre possible. Elle l'abandonna une bonne dizaine de minutes. Il commençait à s'inquiéter quand elle revint avec le nécessaire pour nettoyer la plaie. Nouveau calvaire, durant lequel il faillit s'évanouir. S'il avait pu se le permettre, il ne s'en serait pas privé.

« Je proposerais bien au Dr. Lénard de te prendre comme assistante, » plaisanta-t-il, les mâchoires serrées, une fois qu'elle eut terminé.

« Ne dis pas n'importe quoi, » marmonna-t-elle. Elle était pâle, les cernes sous ses yeux s'étaient creusées. Elle s'absenta de nouveau et

revint en s'essuyant la bouche du revers de sa manche. Elle avait dû se passer de l'eau sur le visage et évita pendant un bon moment de le regarder.

« On va s'en sortir, Gaïl. »

Elle sursauta et ses yeux se tournèrent enfin vers lui.

« Je ne vois pas comment. Toutes les issues sont bloquées. Et ta jambe, si elle reste dans cet état-là, tu pourrais la perdre. »

Elle s'inquiétait pour lui, ne se préoccupant pas de savoir si elle reverrait la lumière du jour ou non mais qu'il puisse courir un risque.

« Je suis résistant, je tiendrai le coup, » se voulut-il rassurant. Elle fixait la lampe-tempête et finit par murmurer :

« Je devrais peut-être l'éteindre. Ça ne sert à rien de la laisser brûler comme ça et on ne sait pas combien de temps ça va durer. »

Gabriel frissonna.

« Je n'ai vraiment aucune envie de me retrouver dans le noir. »

Cette remarque lui valut un regard interloqué.

« Toi ? Mais tu y vois mieux que n'importe qui dans l'obscurité. »

« Ça ne veut pas dire que ça me plairait. J'avais complété l'huile de nos lampes avant de partir... »

Il réalisa qu'il ne savait pas combien de temps cela faisait.

Après que Gaïl lui eut appris que le conseil refusait de retarder les travaux, il avait décidé de se rendre sur les lieux et de sauver le plus de livres possibles. La jeune femme avait insisté pour l'accompagner, arguant qu'avec deux bras supplémentaires, ils pourraient récupérer deux fois plus d'ouvrages. Ils n'avaient pris que peu d'équipement : outre les lampes, des sacs, une corde et une barre à mine pour ouvrir les caisses. Donc rien à manger et dévorer les livres ne tromperait pas longtemps la faim, si elle devait s'installer.

« C'est vraiment bizarre que les charges aient explosé si tôt, » le devança la jeune femme dans ses pensées. « Théo s'y connaît, il n'y a aucune raison pour qu'elles se soient déclenchées avant l'heure. »

Ils se regardèrent. Ce n'était pas rassurant. Gabriel n'avait pourtant rien remarqué et comptait sur ses sens pour l'avertir d'une présence étrangère. Mais dans sa hâte à éviter un désastre, il avait manqué de concentration. Il en voulait à Aymeric et aux autres de négliger ainsi tout ce qui n'était pas « pratique. » Tasha aurait tout stoppé et même ordonné aux habitants de lui prêter main forte. La sensation d'abandon qu'il éprouvait depuis sa mort le gifla à nouveau cruellement.

EDen, neuf ans plus tôt.

« Je n'y arriverai jamais ! » s'emporta Gabriel en lançant le livre à travers la pièce. Il se tenait à quatre pattes au milieu d'un fatras d'ouvrages et de feuilles noircies par une écriture hésitante. La frustration l'emportait sur la patience. Il regarda ses griffes maculées

d'encre et se laissa tomber sur son arrière-train. Tasha, qui l'observait depuis un moment, approcha du capharnaüm et le parcourut d'un œil critique.

« Qu'essaies-tu de faire, au juste ? »

« D'imaginer. De créer moi aussi. Mais j'en suis incapable. Les Humains savent le faire. Je ne suis pas humain, » jugea-t-il, ce qui lui valut un reniflement amusé de la doctoresse.

« Quel sophisme ! Mes semblables peuvent être aussi dépourvus d'imagination qu'une... paire de chaussures. Ils reçoivent la vie, la subissent, n'essaient pas de comprendre les événements qu'ils affrontent et meurent sans avoir laissé leur nom sur la couverture d'un livre, un tableau ou un monument. »

Cela ne suffit pas à convaincre le GeM.

« Vous perdez votre temps avec moi. Je resterai une bête ignorante. »

« Tu sous-estimes tes progrès. Rien qu'à ta façon de parler, j'entends la différence. Les animaux ne parlent pas. Ils jappent ou croassent, pour certains, mais ce n'est pas l'effet que me donne ta voix. Il ne te manque pas grand-chose pour insuffler la vie aux textes que tu lis ou écris. Ça viendra avec le temps, l'expérience. C'est aussi un peu de ma faute. Je t'ai tenu trop longtemps à l'écart des œuvres romanesques. Te nourrir de traités scientifiques et d'essais, ce n'était pas le mieux pour t'apprendre les sentiments. »

« Je n'y aurais rien compris de toutes manières. Je suis un cobaye. Pas un être doué de raison. »

Tasha se sentit émue par la souffrance qu'elle sentait dans ces mots.

« C'est ce qu'ils te disaient... là-bas ? »

Le grand clone hocha la tête.

« Le matin, ils arrivaient et s'affairaient autour de moi sans se soucier que je sois réveillé ou non. La plupart des tests se passaient sans qu'ils m'adressent la parole. Moi je les observais, je voulais qu'ils me regardent, qu'ils s'inquiètent de moi. Mais même la femme s'en fichait. Je la trouvais jolie. J'aimais quand ses mains se posaient sur moi. Mais je lui ai fait peur quand j'ai voulu la prendre dans mes bras. » Au même moment, il affronta son reflet dans un petit miroir du labo. « Je suis monstrueux, Tasha. Je ressemble à... »

Il ne trouva pas les mots et secoua la tête. Elle était massive, comme toute sa personne et recouverte d'un fin pelage blanc, rayé de gris et de noir. Le nez et la bouche formaient le mufle d'un fauve d'où s'échappait pourtant une voix profonde et harmonieuse. De courts cils noirs accentuaient l'intensité de ses yeux incroyablement bleus et sa chevelure blanche s'ornait de nattes encadrant son visage que le clone détourna brusquement du miroir. Il se mit debout, dominant la

femme médecin de ses deux mètres. Incroyablement puissant, il avait tout d'un destructeur... et rêvait de devenir poète. Comme il passait près de Tasha, celle-ci lui saisit le poignet.

« Ne te décourage pas. La vie peut te reconforter de bien des façons. Tu dois la laisser faire et t'accepter tel que tu es. Si tu ne peux pas changer ton apparence, tu as en toi assez de ressources pour rendre ton cœur meilleur. »

Il la considéra un long moment avant d'opiner.

« Merci de me faire autant confiance. Je ne vous décevrai pas. »

Elle lui sourit et le laissa s'en aller.

Gabriel ouvrit soudain les paupières, un peu désorienté. Il avait dû s'assoupir. Il chercha Gaïl des yeux et la découvrit accroupie devant un tas de livres, visiblement en plein dilemme.

« Quelque chose ne va pas ? » s'inquiéta-t-il. Elle tenait un petit volume à la main. Elle le regarda, revint au livre et répéta son manège trois fois de suite. Enfin, elle se leva et vint le rejoindre, en tenant l'ouvrage caché derrière son dos.

« Il te ressemble. »

« De quoi parles-tu ? » fit-il, intrigué par son attitude.

« Le personnage du conte. »

Elle déposa alors le livre sur les genoux du GeM. Celui-ci sursauta en découvrant la couverture : une jeune fille à la chevelure flamboyante tenait dans ses bras une créature habillée comme un prince mais au visage de lion. Gabriel toucha sa joue, puis le livre, n'arrivant pas à y croire. Il déchiffrà ensuite le titre : *La Belle et la Bête*. Gaïl guettait ses réactions.

« Tu ne connaissais pas cette histoire ? »

Il fit non de la tête en se mettant à tourner rapidement les pages pour arriver à l'illustration de fin.

« Je trouve ça incroyable ! » Elle souriait à présent, amusée. « Tu es un personnage de conte de fée ! »

« Ne dis pas n'importe quoi, » réagit Gabriel en se raidissant. Il repoussa le livre de ses genoux, comme s'il le brûlait. « Je ne vais pas me transformer en prince charmant quand tu vas m'embrasser, » s'emporta-t-il pour sentir ensuite son sang se glacer en se rendant compte de ce qu'il venait de dire.

« Non, ça m'étonnerait, » murmura Gaïl en ramassant le conte.

« Moi je ne suis pas une princesse. »

Il regretta de l'avoir blessée.

« Nous sommes dans la vie réelle, » lui rappela-t-il pour la voir se braquer aussitôt.

« Je doute de pouvoir l'oublier en te voyant étendu là avec une fracture et en me demandant si on mourra d'asphyxie ou de faim ! »

La violence de sa réaction le laissa sans voix. Elle agrippait le livre comme si elle allait le déchirer. Il voyait très bien dans ses yeux ce qu'elle ne voulait pas lui dire. Le jour de la mort de Tasha, Gaïl lui avait avoué qu'elle l'aimait. Gabriel avait essayé de le lui faire comprendre qu'elle pensait l'aimer, mais se sentait juste redevable. Elle n'acceptait pas qu'il l'ait repoussée. Pour lui, c'était inconcevable, encore moins maintenant que la seule femme qu'il ait désirée continue de le mépriser... de le haïr pour ce qu'il lui avait fait. Il ne savait pas montrer autrement son affection pour une femme qu'en la brutalisant. Il n'y pouvait rien. Son côté bestial reprenait alors le dessus. Cela le mortifiait davantage de savoir qu'en plus, cette femme n'était autre que la fille de Tasha. Il en remerciait presque la fatalité que celle-ci n'en ait jamais rien su. Gaïl devait comprendre le danger qu'elle courait.

« Le jour de mon évasion, » commença-t-il, « j'ai agressé le Dr. Lénard. Je l'ai violée, Gaïl ! » cracha-t-il les mots. La clone refusa d'en entendre davantage et plaqua ses mains sur ses oreilles. Il les attrapa et la força à l'écouter. « Elle était sur ma route et quand je l'ai croisée dans le couloir, je n'ai pas réfléchi. J'ai bondi sur elle, je l'ai plaquée au sol. Elle m'a insulté, en essayant de me griffer, de se dégager, mais je ne me contrôlais plus. Je désirais cette femme. Je voulais toucher sa peau, enfouir mon visage dans ses seins. Mais je ne me suis pas contenté de ça. Je l'ai violée ! Seulement, même pour ça, je suis une caricature d'humain. Je l'ai souillée de sperme. Je me suis répandu contre elle parce que je la désirais trop. Et quand ça a été terminé, je suis parti, comme un animal. Elle est restée sur le sol glacé, je l'entendais sangloter pendant que je m'éloignais.

Gaïl avait les yeux écarquillés et le souffle haletant. Gabriel la relâcha, en remarquant les marques de ses griffes sur ses poignets. Il voulut s'éloigner d'elle, mais la douleur le cueillit au passage et il poussa un gémissement. Il lui fallut un moment pour réaliser que la clone l'aidait à s'installer de nouveau correctement, jusqu'à ce que la souffrance s'estompe. Sa respiration retrouvée, Gaïl vint s'asseoir à côté de lui et, comme si de rien n'était, commença à lire *La Belle et la Bête* à voix haute.

IV

Extrait de Si je t'oublie, Gaïa, Professeur S. Zilliger.

Je reste partagée sur la question des OGM. Ils auraient pu constituer une révolution extraordinaire, nous faire entrer dans la mission que Gaïa nous avait confiée. Ils auraient pu faire ressusciter d'anciennes espèces disparues, éviter l'utilisation massive de pesticides et d'engrais, épargner la famine aux populations des pays d'Afrique. Mais trop vite, leur usage a été détourné.

Lorsque ProsPectiVe a annoncé la naissance du premier clone sur Mars, elle espérait que la distance minimiserait l'impact éthique de cette création. « D'accord, ça se passe sur Mars, mais sur Terre, on ne verra jamais une telle chose. » Petit à petit, les GeMs ont fait leur preuve sur la planète rouge e,t sur le monde originel, on a pensé « Pourquoi les Martiens en profitent-ils et pas nous ? » C'était habile de la part de PPV. Ils n'ont pas forcé les choses, tout juste ont-ils manipulé la nature humaine.

Dans la mythologie romaine, Mars est le dieu de la guerre. Pour moi, ce qui venait de cette colonie représentait un danger. J'ai vite compris que le consortium martien voulait distraire les Terriens pour usurper leur pouvoir, les détourner des véritables solutions au dérèglement climatique. « La vie peut être injuste et difficile, mais les clones vont l'adoucir. » Quel gaspillage d'énergie et de génie ! Si PPV avait mis autant de moyens à réparer les dégâts sur la planète bleue qu'à produire des GeMs, nous n'aurions plus à nous cacher de la lumière du jour. La situation les arrange. Les dirigeants de ProsPectiVe maintiennent le déséquilibre entre la planète-mère et Mars et cela durera tant qu'ils y verront leur avantage. Ils nous ont fourni la technologie des Dômes, mais ont filtré la population qui y trouva refuge. Ils se sont débrouillés pour que les groupes écologistes comme celui dont je faisais partie soient tenus à l'écart. Leurs voix ainsi éteintes, plus de cas de conscience. On continuait de gaspiller les ressources sans que personne ne crie au scandale. Dehors, les défenseurs de Gaïa pouvaient crever.

Nous avons survécu pourtant, dans un monde loin d'être parfait, c'est le moins que l'on puisse dire. Mais nous avons réappris à être des jardiniers. Notre existence en dépendait. Pendant que nous réinventions la roue, le moulin, que nous développons l'art de la récupération après avoir jeté nos ordures par les fenêtres, nos perspectives ont changé. Nous ne pouvions plus regarder notre monde de haut, après être tombés si bas. Nous avons la face dans la boue et nous nous demandons : que puis-je en faire ? Pour la boire, accepter de travailler pendant des heures afin de la filtrer. Pour nos

maisons, accepter de se salir les mains afin de monter nos murs. Les dons de Gaïa que nous négligions ont repris de l'importance. Nous avons laissé aux intradés l'illusion de pouvoir vivre sans sa protection. Cependant, même sous le Dôme, Gaïa veille. Peut-être souffle-t-elle aux oreilles des clones des idées de fuite. Sans doute fera-t-elle de ces jouets industriels l'instrument de sa revanche.

Lorsqu'il fut parti, la Belle s'assit dans la grande salle, et se mit à pleurer aussi ; mais comme elle avait beaucoup de courage, elle se recommanda à Dieu, et résolut de ne se point chagriner, pour le peu de temps qu'elle avait à vivre ; car elle croyait fermement que la Bête la mangerait le soir. Elle résolut de se promener en attendant, et de visiter ce beau château. Elle ne pouvait s'empêcher d'en admirer la beauté. Mais elle fut bien surprise de trouver une porte, sur laquelle il y avait écrit : Appartement de la Belle. Elle ouvrit cette porte avec précipitation, et elle fut éblouie de la magnificence qui y régnait : mais ce qui frappa le plus sa vue, fut une grande bibliothèque, un clavecin, et plusieurs livres de musique.

Gaïl ne put s'empêcher de sourire en lisant ces dernières lignes. Décidément, quelle histoire troublante ! Une Bête qui cultivait des roses, qui aimait les livres et la musique. La coïncidence était trop belle. Elle se blottit un peu plus contre Gabriel qui s'était endormi. Cela ne l'inquiétait pas. Le rythme de son cœur était assez calme pour lui assurer que tout allait bien, pour bercer sa lecture. Elle profitait de la situation. Elle n'avait pas connu une telle promiscuité avec lui depuis des lustres. D'ailleurs, quand il lisait pour elle, il s'installait toujours le plus loin possible et se débrouillait, ces derniers temps, pour avoir un autre public. Ça n'importait presque plus qu'ils puissent mourir. Dans la chaleur qui l'entourait, elle se sentait en paix.

Gabriel avait peut-être été une Bête, autrefois, un animal n'obéissant qu'à l'instinct, une créature inculte. Il en resterait l'apparence – on était dans le monde réel, avait-il rappelé –, mais pour le cœur, s'il s'en souciait autant pour se torturer, cela montrait bien combien il avait progressé. La clone avait vécu dans le beau sous le Dôme. Son propriétaire aimait le luxe. Il ne cherchait qu'à mettre en avant sa réussite matérielle. Les GeMs étaient beaux. Cela faisait partie du cahier des charges. Mais on ne cultivait pas le reste chez eux. Gaïl prenait plaisir à apprendre, à voir le monde changer uniquement parce qu'à l'intérieur d'elle, tout devenait différent. Il y avait quelques mois encore, se retrouver coincée dans ce sous-sol l'aurait fait paniquer. Aujourd'hui, elle prenait le temps d'ouvrir un livre

et de vivre encore une aventure, même si ce devait être la dernière. Elle finit par rire toute seule et s'essuya les yeux, car elle pleurait aussi.

« La Belle, lui dit ce monstre, voulez-vous bien que je vous vois souper ?

« Vous êtes le maître, répondit la Belle, en tremblant.

« Non, répondit la Bête, il n'y a ici de maîtresse que vous. Vous n'avez qu'à me dire de m'en aller, si je vous ennuie ; je sortirai tout de suite. Dites-moi, n'est-ce pas que vous me trouvez bien laid ?

Gaïl n'avait pas besoin de tourner la tête pour voir le visage de Gabriel. Elle le connaissait par cœur. La première fois qu'elle l'avait vu, elle l'avait trouvé incroyable. Elle avait imaginé un visage difforme, couturé de cicatrices, peut-être avec un œil en trop ou en moins. Au lieu de quoi, ce qui l'avait frappé, c'était... sa noblesse. Elle avait longtemps cherché le mot, mais le jour où elle l'avait lu dans un livre, elle avait repensé à ce moment-là. Bien sûr, le visage était velu et barré de rayures. On aurait pu craindre aussi un air féroce avec cette terrible gueule.

« Cela est vrai, dit la Belle, car je ne sais pas mentir, mais je crois que vous êtes fort bon.

« Vous avez raison, dit le monstre, mais, outre que je suis laid, je n'ai point d'esprit : je sais bien que je ne suis qu'une bête.

« On n'est pas bête, reprit la Belle, quand on croit n'avoir point d'esprit : un sot n'a jamais su cela.

« Mangez donc, la Belle, lui dit le monstre, et tâchez de ne vous point ennuyer dans votre maison ; car tout ceci est à vous ; et j'aurais du chagrin, si vous n'étiez pas contente.

Rien ne la retenait à EDen. La logique aurait voulu qu'elle s'éloigne le plus possible de la capitale, pour éviter les miliciens de PPV. Les deux GeMs avec lesquelles elle avait vécu sous le Dôme avaient rejoint une communauté de clones. Quand elle les avait retrouvées, elles lui avaient proposé de rester avec elles. Mais Gaïl avait refusé. Elle ne le regrettait pas. Parce qu'elle ne voulait pas être une GeM parmi d'autres. Aberration pour un modèle produit à des milliers d'exemplaires que de vouloir être unique. Elle priait même pour qu'aucune autre sœur de MArt ne vienne à EDen. Car elle avait appris l'espoir. Le plus difficile des apprentissages pour qui n'aurait jamais dû avoir d'ambition pour soi-même.

« Vous avez bien de la bonté, dit la Belle. Je vous avoue que je suis bien contente de votre cœur ; quand j'y pense, vous ne me paraissez plus si laid.

« Oh dame, oui, répondit la Bête, j'ai le cœur bon, mais je suis un monstre.

« Il y a bien des hommes qui sont plus monstres que vous, dit la Belle, et je vous aime mieux avec votre figure, que ceux qui avec la figure d'hommes, cachent un cœur faux, corrompu, ingrat.

« Si j'avais de l'esprit, reprit la Bête, je vous ferais un grand compliment pour vous remercier, mais je suis un stupide ; et tout ce que je puis vous dire, c'est que je vous suis bien obligé. »

C'est tout Gabriel, ça, songea-t-elle avec un nouveau sourire. *Et tout Géryon aussi*, se dit-elle en s'attardant sur « un cœur faux, corrompu et ingrat. » Sous ses airs de grand séducteur, ce clone-là était plus dangereux qu'un intradé. Il lui avait confié ses ambitions pour EDen. Il voulait s'en emparer. Il la pensait déjà conquise, comme la jeune femme. Mais si celle-ci lui reconnaissait une certaine puissance, elle n'arrivait qu'à le redouter et, de plus en plus souvent, à le haïr. Il la traitait comme le talon d'Achille de Gabriel. Les *geishas* comme elle rendaient les hommes fous. Géryon ne la jugeait que par rapport à ça et certainement pas comme adversaire, même si elle avait déjà contrecarré ses plans. Quand elle y repensait, cela pouvait paraître injuste que Géryon, si mauvais, puisse être si beau, alors que la valeur de Gabriel lui aurait fait mériter une apparence égale ou supérieure à la sienne.

« La Belle, voulez-vous être ma femme ? »

Elle fut quelque temps sans répondre ; elle avait peur d'exciter la colère du monstre en le refusant elle lui dit pourtant en tremblant :

« Non, la Bête. »

Dans le moment, ce pauvre monstre voulut soupirer, et il fit un sifflement si épouvantable, que tout le palais en retentit : mais Belle fut bientôt rassurée ; car la Bête lui ayant dit tristement, « adieu la Belle », sortit de la chambre, en se retournant de temps en temps pour la regarder encore. Belle se voyant seule, sentit une grande compassion pour cette pauvre Bête :

« Hélas, disait-elle, c'est bien dommage qu'elle soit si laide, elle est si bonne ! »

La jeune femme sentit son cœur se serrer dans sa poitrine. Dans la vie réelle, la scène s'était jouée dans l'autre sens. Mais elle n'était

peut-être pas la Belle de Gabriel. Tout à l'heure, il lui avait avoué éprouver quelque chose pour le Dr. Lénard. Du désir. Ça, elle connaissait pour l'avoir subi. Pourtant, Gabriel ne la désirait pas. Il venait juste dans sa chambre le soir pour discuter. Il l'avait déjà prise dans ses bras... pour s'en excuser aussitôt. *Dans la vie réelle, l'amour peut devenir très compliqué. Le Dr. Lénard a de l'allure, je suis une pute. Là aussi, ça vaudrait le coup d'échanger les places. Il y a juste un hic. Dès qu'elle s'approche de lui, j'ai envie de l'étriper. Elle le regarde avec mépris et lui se traîne pour obtenir son pardon. Les princesses sont ignobles dans la vie réelle.*

La marmaille était enfin partie. Elle retrouvait le calme du dispensaire. Il n'y aurait pas de malade à veiller ce soir. Tout le monde était rentré après s'être fait soigner, qui une coupure, qui une entorse, qui une indigestion. Elle avait l'impression de soigner des pourceaux. Si cela n'avait tenu qu'à elle, elle les aurait tous envoyés balader. Mais elle n'ignorait pas que sa situation ici dépendait du service qu'elle pouvait rendre. Elle aurait pu partir, mais pour aller où ? Une communauté plus éloignée du Dôme, peut-être, où elle serait davantage en sécurité. Ce qui la retenait, c'était sa mère, ce qu'elle avait laissé ici, ce qu'elle voulait comprendre. Sonia regarda autour d'elle. Le décor ne payait pas de mine, les grands murs nus et blancs la mettaient mal à l'aise. Une odeur d'humidité lui faisait froncer le nez. Mais elle devait reconnaître que sa mère avait fait preuve d'astuces pour parer au manque de matériel ou limiter les inconvénients de son handicap. Sa fille s'y était adaptée très rapidement, mais continuait de grogner de devoir fabriquer elle-même les médicaments. Sylviane l'aidait de son mieux dans ce domaine, néanmoins, Sonia devait se débrouiller seule et passait de nombreuses heures le nez dans les notes de sa mère. De fait, elle devait reconnaître que jamais auparavant elle ne s'était sentie aussi proche d'elle. Jamais Tasha n'aurait permis qu'elle fouille ainsi dans ses affaires ou qu'elle consulte ses carnets, qu'elle partage si intimement ses réflexions. Elles n'avaient jamais beaucoup discuté toutes les deux. Sonia se demandait d'ailleurs si cela aurait changé quelque chose et surtout si le destin aurait joué la même farce.

Même ProsPectiVe ignorait son implication dans la naissance des jumeaux G807-11 et 12. Robinson s'était bien gardé de préciser dans ses rapports que sa laborantine lui avait suggéré la combinaison inédite employée pour mettre au monde les chimères jumelles. Il avait tu les heures passées par le Dr. Lénard afin d'obtenir la combinaison adéquate. Elle avait accepté ce marché, persuadée que par la suite, Robinson lui laisserait davantage de responsabilité et surtout très désireuse de voir si son idée allait marcher. Elle refusait aussi

d'échouer, ce qui aurait convaincu sa mère qu'elle avait fait le mauvais choix. Sonia avait prévu dans ses équations la production de deux clones, sans toutefois être assurée qu'ils arriveraient bien tous les deux à maturité. Elle avait espéré ce qui s'était produit, à savoir qu'un clone récupérerait toutes les tares, tandis que l'autre n'aurait que les qualités attendues. La seule surprise, c'était que le taré avait survécu. Et qu'il vivait toujours. Dame Nature avait fait des siennes. Les détracteurs du projet *Chimère* avaient même jugé que la tragédie survenue quelques mois plus tard n'était qu'une juste punition. Depuis, plus personne n'avait osé mélanger des gènes humains et animaux comme l'équipe Robinson l'avait fait. Une ânerie, puisque le procédé fonctionnait. Il suffisait de se débarrasser du déchet et de ne garder que le clone abouti. Quand on connaissait les taux de perte dans les génésies industrielles, ça n'avait rien de choquant. Sonia s'étonnait encore des réticences de PPV à reprendre le programme. Certes, le G807-11 était devenu incontrôlable par la suite, mais ce n'était qu'un prototype. Il y avait moyen de l'améliorer...

Oh ! il ne servait à rien de s'échauffer les méninges sur cette histoire. Elle n'était plus sous le Dôme, PPV voulait se débarrasser d'elle. Produire une chimère était le cadet de ses soucis. À ceci près qu'elle en avait une sous les yeux presque tous les jours, quand elle daignait sortir de son antre. À ceci près qu'après son évasion, cette aberration avait été soignée et éduquée par sa propre mère. Tasha l'avait-elle su ? Tenue par le secret professionnel, Sonia était toujours restée très discrète sur ses activités auprès de Robinson, toutefois, sa mère savait pertinemment sur quel type de projet elle travaillait. Comment n'aurait-elle pas fait le rapprochement ? Elle s'était certes exodée avant le désastre, mais des bruits de couloirs couraient déjà chez PPV et bien que Tasha ait été occupée par sa mission, puis écartée par son accident, elle en avait peut-être entendu quelques-uns. Avait-elle juste pris ce clone sous son aile pour réparer ce qu'elle considérait comme une bévue de sa fille ? Rien, dans son journal, ne le laissait entendre. Mais elle y taisait beaucoup de choses, comme sa vie sous le Dôme. Même ses fidèles amis ignoraient qu'elle avait une fille. Sonia pouvait tout imaginer... et en supporter beaucoup pour avoir des réponses.

« Papa, où il est Gabriel ? »

François, qui commençait à piquer du nez dans son assiette, sursauta et tourna ses yeux rouges de fatigue vers sa fille juchée sur les genoux de sa mère. Il avait travaillé toute la journée à déblayer des grosses pierres sur le chantier et ne rêvait que de détendre ses membres endoloris dans son lit.

« Je ne sais pas, ma petite fée, » répondit-il d'une voix pâteuse.

« Ça fait longtemps que je ne l'ai pas vu. »

Cette réponse ne plut pas du tout à Annie. Son visage de poupée se renfroigna, ses yeux immenses lancèrent des éclairs.

« Ce soir, c'est l'anniversaire de Punzel. Il avait promis de raconter son histoire. »

« En ce moment, il est très occupé, » intervint Marie-Anne en lissant les boucles blondes de sa fille. « Mais il fera tout ce qu'il pourra pour venir... »

Annie secoua la tête.

« Il a pas pu oublier Punzel. »

François considéra la peluche installée sur la table, près de son assiette. L'ours ne quittait jamais sa fille qui y tenait comme à la prune de ses yeux. Il avait une sale mine, comme si lui aussi se désolait de cette absence. Sa tête paraissait pencher encore plus sur le côté et ses yeux semblaient plus ternes. Quant au dessin de sa bouche... François secoua la tête. La fatigue lui jouait des tours. Quand cette boule de poils rapiécée était arrivée, Annie devait avoir trois ans. L'année passée, pour le fameux « anniversaire », Gabriel était effectivement venu pour faire le récit de son étrange découverte. Le GeM avait un don indéniable pour raconter des histoires. Même les parents d'Annie s'étaient laissés captiver. C'était une aventure extraordinaire et l'ours si miteux en devenait le héros improbable. François se demandait d'ailleurs si son histoire ne s'inspirait pas de celle du clone. En tous cas, Annie l'adorait et son caractère affirmé ne lui ferait pas renoncer à son idée.

On frappa à la porte. Il était pourtant tard et ce n'était pas dans les habitudes de la communauté de déranger les voisins au moment du dîner... sauf pour annoncer des catastrophes. Marie-Anne fut plus rapide que son mari pour se lever et se diriger vers la porte tandis que celui-ci s'essuyait la bouche avec une serviette rugueuse.

« Gaïl est introuvable. Gauvain et Ginny l'ont cherchée partout, » annonça Charles, en entrant. « Cette fois-ci, on est vraiment inquiet. »

François jeta un bref regard à sa fille.

« Gabriel aurait dû venir chez moi ce soir. »

« Aymeric pense qu'ils ont été assez fous pour aller tous les deux à la bibliothèque dont la clone a parlé hier soir. Il se pourrait bien que l'explosion de ce matin les ait surpris... »

Le berger préféra ne pas en dire davantage. François lui fit signe de le suivre dehors. Une fois loin des oreilles d'Annie, il demanda :

« Comment va-t-on faire ? Impossible de commencer les recherches maintenant. Ça serait trop dangereux. Tout est instable, là-bas, un vrai mille-feuilles. Mais s'ils sont coincés là depuis ce matin... blessés. Tu crois pas que Gauvain ou Gérald auraient pu sentir leur présence ? »

« Je sais pas comment fonctionne la résonance. Ça ne marche pas au-delà d'une certaine distance, je suppose, sinon les renifleurs de la Milice feraient encore plus de dégâts. Il faudrait revoir le cadastre et repérer cette bibliothèque. Je crois que Gaïl avait parlé d'un sous-sol. S'ils sont loin en dessous, ça risque d'être délicat pour les retrouver. »

Charles s'assura que personne ne pouvait l'entendre.

« Les Allemands ont proposé de ramener jusqu'ici leur... transporteur. Ils l'ont équipé d'un foret. Aymeric étudie la question pour l'instant. Il refuse d'attirer l'attention des *Crabes* sur EDen, mais il ne va tout de même pas laisser Gaïl et Gabriel pourrir au fond d'un trou. »

« Il doit être furieux. »

« Les clones passeront un sale quart d'heure quand on les aura retrouvés, » confirma le berger. « Je voulais te prévenir. Pour l'instant, on attend, mais mieux vaudrait que tu te reposes. Je viendrai te chercher si besoin. »

« Je dormirai au rez-de-chaussée, » soupira François, désolé de renoncer à son lit. « Ça évitera de réveiller Marie-Anne et la petite. Je ne sais pas comment je vais annoncer à Annie que Punzel n'aura pas son histoire. »

Son interlocuteur le fixa d'un air étonné.

« Laisse tomber, des histoires de gosses. »

Une souris verte, qui courait dans l'herbe...

Sara s'agita dans son sommeil. Elle dormait avec ses compagnons au *Havre*, dans une des chambres sous les toits réservées aux invités.

Je l'attrape par la queue, je la montre à ces messieurs...

L'Allemande finit par ouvrir les yeux. L'obscurité l'accabla aussitôt. Elle sentait son cœur s'emballer dans sa poitrine, avec des staccatos de dément. Une vieille blessure à sa cheville gauche, qui n'avait jamais voulu guérir, se rappela à son bon souvenir, tandis qu'elle sentait un courant froid se glisser entre les plis de sa chemise de nuit.

Ces messieurs me disent : trempez-la dans l'huile...

Elle entendit le bruit d'une corde qui raclait le plancher et de petits bonds répétés. Surgissant de derrière une armoire, la silhouette fantômatique d'une enfant s'avança jusqu'à son lit. Sara crispa ses poings sur les draps. Elle ne voyait rien d'autre que cette forme. Impossible d'attraper quoi que ce soit pour se défendre.

Trempez-la dans l'eau...

Le spectre contourna lentement le lit et commença à grimper sur le matelas. Il souriait à Sara. C'était à la fois beau et terrifiant. Il semblait demander : « Tu te souviens de moi ? » Comment aurait-elle pu l'oublier ? Ce visage lui était aussi familier que le sien.

Ça fera un escargot tout chaud...

Elle n'avait jamais parlé de cette vision à Ludwig. Elle aurait dû lui

parler d'une des pages les plus noires de sa vie. Celle où elle tuait sans discernement pour défendre sa cause. Celle où elle faisait exploser des petites filles... Elle avait eu cet âge où l'histoire de la pauvre souris la révoltait. Quand ses camarades commençaient à la chanter à l'école, elle partait en courant. Bien plus tard, elle avait appris qu'à la fin de la comptine, la souris prenait sa revanche. À la même époque, elle était devenue « *grüne Maus*. » Elle avait utilisé cette signature pour ses crimes. Nom particulièrement bien choisi pour une écologiste, la pauvre créature symbolisant pour elle cette nature que l'homme transformait à sa volonté. Ce surnom était devenu son titre de gloire, mais personne ne savait ce qu'il cachait. Pour défendre Gaïa, elle s'était attaquée à des industriels. L'enfant assise sur son lit et qui coiffait patiemment ses cheveux noirs était la petite-fille d'un de ces magnats. Elle avait sauté à la place de son grand-père, étant par jeu montée dans sa voiture. Sara l'avait vue, mais avant de pouvoir intervenir, la fillette avait été tuée. Quelques jours plus tard, l'Allemande apprenait qu'elle était enceinte. Était-ce un sentiment de culpabilité qui l'avait empêchée d'aimer son fils ? S'était-elle consacrée à la lutte plus pour fuir ses yeux d'enfant que pour une cause devenue trop lourde à sa conscience ? Elle avait prétendu protéger Gaïa pour son fils. Cela n'avait servi à rien. La planète s'était révoltée dans un nouveau rôle. L'humanité avait chancelé, mais s'accrochait toujours à son cadavre putride.

L'enfant morte se pencha vers Sara et déposa un baiser froid sur son front. La vieille guerrière ferma les yeux et soupira, se navrant des combats qu'il lui restait à livrer. Quand ses paupières s'ouvrirent de nouveau, le fantôme avait disparu. Ainsi, elle l'avait suivie jusqu'ici. Comment croire, de toute façon, qu'un spectre s'arrêterait aux frontières ?

« Pourquoi es-tu surpris de ne profiter en rien de tes longues courses ? C'est toi que tu emportes partout. Elle pèse sur toi, cette même cause qui t'a chassé au loin.{} »

Elle ne pouvait tromper ce cher Sénèque, en tous cas. Se drapant dans son manteau, elle quitta la chambre et descendit le grand escalier pour s'arrêter devant le dispensaire.

V

Extrait de Si je t'oublie, Gaïa, Professeur S. Zilliger.

J'ai tué. Je suis la guerrière décrite dans les articles, les chroniques et les reportages. Je suis l'animal fourbe qui veut tous vous massacrer pour sauver une entité prodigieuse, un miracle dans l'univers. J'ai cru passionnément à ma cause. Je lui ai donné mes rêves et mon sang. J'ai négligé les miens pour la défendre, laissé mourir seuls mes parents, car ils n'approuvaient pas mes actions, laissé grandir seul mon fils, car je ne pouvais me justifier devant lui. Je suis devenue une vieille femme amère, accusant le sort de ma situation, quand j'en suis l'unique responsable. J'ai fait comme Caïn, me terrant jusque dans la tombe où le remords m'attendait

Désormais, je ne veux plus renoncer. Je veux voir les années de ma vieillesse calmer mes blessures. Ne me demandez plus de jouer les étendards. Ne sollicitez plus mes conseils pour poursuivre la lutte. Celle-ci ne me concerne plus. Le combat a cessé, parce que Gaïa elle-même n'en peut plus. Malgré toutes les raisons qu'elle aurait de nous abattre, j'ai finalement compris qu'elle nous aimait. Elle nous a créés pour que nous puissions la regarder et dire : « C'est beau ! » Ce pouvoir, nous l'avons toujours en nous et elle ne peut y renoncer. Elle voulait qu'on la chante, ce qu'elle a obtenu, refusant de s'arrêter au prix à payer. Elle souffle encore là, tout contre notre oreille. Elle demande quelques secondes pour que nous nous rendions compte que le ciel est resté bleu, que quand il souffle, le vent continue de chanter la même balade des premiers âges. Elle a préservé malgré tout les baleines dans les océans pour que nous rêvions avec elles.

Je vois, à présent que la flamme de ma colère s'est consumée, combien mes crimes sont impardonnables. Je vivrais mes dernières années avec des spectres et mon idéal efflanqué. J'ai aimé avec ardeur cette Terre, sans comprendre que cet amour me venait de mon humanité. Quelque part, j'en suis sûre, nous conservons le souvenir de notre émergence. Nous n'avons pas pu oublier que Gaïa a donné le feu à nos ancêtres pour qu'ils puissent se réchauffer. Quelque part, nous nous rappelons qu'entre toutes les créatures dotées du potentiel de l'intelligence, c'est un petit primate qui a été choisi pour gouverner le monde. Je réalise que Gaïa voit plus loin que nous. Elle a compris en nous regardant quitter la forêt, qu'au terme de la longue route de l'évolution, nous reviendrions vers elle... d'une façon ou d'une autre...

Frère Adrien terminait sa relecture du *Cantique du Frère Soleil* rédigé par le fondateur de son Ordre. C'était une prière de Saint

François d'Assise qu'il aimait beaucoup et qui lui paraissait appropriée en ce matin incroyablement lumineux. Le soleil filtré par les panneaux protégeant la communauté cuivrait les murs d'une teinte chaude et apaisante. Il caressait le visage du Franciscain assis sur les marches du *Havre* au milieu de ses carnets qu'il avait terminé de classer. Pourquoi accomplir cette tâche au milieu de la grand-place ? Parce qu'il manquait de lumière chez lui et qu'il appréciait de regarder vivre EDen. Il espérait aussi croiser les Allemands arrivés depuis peu. Il n'avait pas pu les rencontrer à leur arrivée, car il était parti voir son mentor, Frère Wenceslas, installé un peu plus à l'ouest. Mais les enfants, à qui il faisait la classe depuis que Gabriel... était pris ailleurs, s'étaient empressés de lui faire part de la nouvelle à son retour. Frère Adrien appréciait leur spontanéité et leur curiosité. Tout de suite, ils avaient voulu lui montrer que le GeM leur avait appris plein de choses sur les religions, même s'ils mélangeaient pas mal d'épisodes de la Bible. Cela l'étonnait néanmoins, qu'un clone se soucie de donner un peu de culture religieuse à des Inédits. Il aurait d'ailleurs bien voulu interroger Gabriel à ce sujet.

Le moine entendit le Dr. Lénard pester dans le dispensaire contre la vétusté des lieux et le manque de matériel. La jeune doctoresse mettait beaucoup de mauvaise volonté à s'adapter à sa nouvelle vie. En cela, elle lui rappelait Fran, qu'il se faisait un devoir d'éviter depuis qu'il s'était installé dans la communauté. Il n'avait pas oublié l'avertissement de Frère Ludovic et ne se sentait plus à l'aise avec la jeune fille. D'ailleurs, elle l'ignorait royalement. Des grincements, à l'autre bout de la grand-place, l'informèrent qu'Isaac ouvrait son échoppe. Certainement pas parce qu'il y avait des clients, vu que tout le monde travaillait sur le chantier. Frère Adrien ne tarderait pas à les rejoindre, d'ailleurs. Comme il redressait la tête pour adresser un salut au cordonnier, une ombre s'interposa dans son champ de vision. Le religieux cilla, déconcerté et sursauta quand une voix goguenarde demanda :

« Où sont vos brebis, mon père ? »

Le moine frémit de la tête aux pieds. Cette voix, il la reconnaîtrait entre mille. Mettant sa main en visière, il leva les yeux. Géryon se tenait devant lui, un demi-sourire sur les lèvres, ravi de son effet.

« Il semblerait que deux d'entre elles manquent au troupeau. Je viens pour vous aider à les retrouver, » poursuivit le GeM à la chevelure si blonde qu'elle en paraissait blanche. De quoi parlait-il ? se demanda le moine. Géryon se pencha vers lui, une main appuyée sur la cuisse.

« Vous n'êtes pas au chantier avec les autres. Ils cherchent tous Gabriel et la petite geisha sous les décombres. »

Le Franciscain cligna des yeux. Comment ce clone était-il au

courant ?

« Décidément, les prières vous abrutissent, » soupira le GeM. « J'ai besoin que vous m'accompagniez. Si je me pointe là-bas sans escorte, vos copains sont fichus de me lapider. »

Il tira Frère Adrien par le bras et le força à se mettre debout. Le moine lui arrivait tout juste à l'épaule. Il recula avec hâte, peu rassuré de se retrouver aussi près de ce monstre. Il n'avait pas oublié leur dernière rencontre et lança des regards désespérés vers l'atelier d'Isaac, en espérant voir ce dernier en sortir. Mais que pourrait-il faire face à Géryon ? Le rire de celui-ci le prit à rebrousse-poil. Furieux, le Franciscain voulut toiser cet animal du regard, ce qui était pour le moins difficile. Géryon allait lui rappeler la situation, quand il stoppa son geste. Son demi-sourire s'étira davantage et il lança :

« Quelle charmante vision ! »

Frère Adrien se retourna d'un bloc pour voir le Dr. Lénard debout à l'entrée du *Havre*. Elle était aussi pâle qu'une morte. Il crut même qu'elle allait s'évanouir. Négligeant le religieux, le GeM s'empressa de la rejoindre, prit sa main et la porta à ses lèvres.

« Cher docteur, comment allez-vous ? » demanda-t-il d'une voix mielleuse. La jeune femme retira sa main, comme si ce contact la brûlait et recula à l'intérieur. Le regard paniqué qu'elle adressa au moine le stupéfia. Prenant son courage à deux mains, il se rappela au bon souvenir du clone :

« Je ne vais pas vous attendre, Géryon. »

L'autre pivota sur lui-même. Il éclata de rire, redescendit les marches et colla une grande claque dans le dos du Franciscain qui manqua trébucher. Il s'empressa d'escorter le GeM jusqu'au chantier. Il aurait juré que Géryon et le Dr. Lénard se connaissaient. Quel était ce mystère ?

Sara se sentait inutile. Autour d'elle, tous s'affairaient. Ludwig aidait François à soulever un bloc de béton qui cachait un escalier encombré de gravats. Les deux hommes jugèrent l'ampleur de la tâche d'un air découragé. Si encore leurs efforts les assuraient de retrouver les deux clones ! L'Allemande regarda les enfants qui transportaient des seaux de débris et décida qu'il valait mieux les aider dans la mesure de ses moyens. Les moins âgés n'avaient pas dix ans et se relayaient pour débarrasser la zone de fouille en grimaçant. Les anses des seaux devaient leur couper la circulation. Elle ignore cet inconfort et se réjouit de se joindre à eux, tant ils mettaient de cœur à l'ouvrage. Elle oublia qu'elle était la seule adulte à les imiter.

Elle remplissait un seau avec une jeune asiatique du nom de Kaori, quand quelqu'un poussa un cri de stupeur, bientôt relayé par d'autres sur le chantier. À la surprise se mêla bientôt la colère. Deux hommes

venaient d'arriver. Sara reconnut un moine qui accompagnait un géant blond vers lequel plusieurs hommes de la communauté se précipitèrent en vociférant. Le géant les accueillit d'un air crâne et repoussa les manches d'outils avec lesquels on voulut le frapper comme s'il s'agissait de brindilles. Il envoya deux solides gaillards au sol. Le religieux s'interposa au moment où Kaori maugréa :

« Qu'est-ce que Géryon fait ici ? »

Les enfants qui n'avaient pas remarqué l'altercation se retournèrent.

« Qui est-ce ? » leur demanda l'Allemande.

Ils ne lui répondirent pas, mais leurs regards en disaient long. Le clone s'avança jusqu'à Aymeric et une vive discussion s'engagea entre eux. Le GeM désigna le chantier d'un large geste, puis le sol, puis Gauvain et Gérald qui s'étaient rapprochés. À la fin, il attrapa une pelle et se dirigea droit vers l'endroit où se trouvaient Sara et les enfants. Ceux-ci s'écartèrent en hâte. L'Allemande ne bougea pas d'un pouce. Géryon la toisa d'un air contrarié.

« *Zurück* ! » cria Ludwig qui se précipita vers sa grand-mère.

« C'est plutôt à elle de reculer, » rétorqua le clone, les surprenant tous. « Je les sens juste en-dessous. »

« De qui parlez-vous ? » réagit Sara. Géryon donna un grand coup de pelle dans le sol, qui résonna dans le squelette de la vieille femme.

« Gabriel... et la fille. Avec la résonance, je peux les localiser. »

« Pourquoi ni Gauvain, ni Gérald ne peuvent le faire ? » répliqua Aymeric d'un ton soupçonneux.

« Je suis plus évolué qu'eux, » renifla le GeM avec mépris. « Je suis un prédateur, ce ne sont que des moutons. Mes sens sont plus aiguisés. Si vous ne me croyez pas, continuez de creuser n'importe où. Si vous les voulez en vie, faites ce que je vous dis. »

« Pourquoi tu nous aides ? » lança François. Le clone se tourna vers lui avec un air matois :

« Pour voir la tête de la Gueule d'Ange, quand vous les dégagez. Ça va lui faire mal de me devoir quelque chose. J'aurai gagné ma journée.

Il donna un nouveau coup de pelle et commença à déblayer.

« Arrêtez de loucher sur moi et venez me donner un coup de main ! » s'exclama-t-il avec humeur. S'en suivit un moment de flottement, avant que les autres ne se décident à lui prêter main forte. Sara recula, laissant les hommes creuser.

« *Die Schildkröte würde schneller graben, {}* » chuchota Heinrich à l'oreille de Ludwig. Ce dernier haussa les épaules.

« Ils refusent qu'on la ramène ici, » répondit-il en Allemand. « Pourtant, tu as raison. Ils sous-estiment le temps qu'elle nous ferait gagner. Peut-être y penseront-ils quand ils n'arriveront plus à

creuser, » lâcha-t-il avec dépit. La méfiance des habitants lui pesait. Il ramassa une pelle et se joignit aux autres. Sara rejoignit les enfants pour emporter les pierres.

EDen, trois ans plus tôt.

Gabriel regardait l'oiseau palper dans ses mains. Qu'il ait pu arriver jusqu'ici le sidérait. Probablement échappé d'une volière du Dôme, il s'était condamné en cherchant la liberté. Son plumage s'en allait par plaque, ses yeux bouffis larmoyaient, son bec restait ouvert. Le GeM se demanda s'il devait le laisser mourir en paix ou l'accompagner dans ses derniers instants. À moins de l'achever ? Ça pouvait être fait rapidement. Il sentait le cou fragile entre son index et son majeur. Une pression et tout était fini. L'oiseau battit des ailes avec frénésie. Gabriel sentit quelque chose en lui de tout à fait nouveau. Plus tard, il mettrait un nom sur ce sentiment : la pitié. Il ne se sentait pas le droit de mettre fin à cette petite existence. Il lui prépara un nid avec sa besace et l'y déposa avec délicatesse. Puis il s'assit en tailleur, protégeant l'animal de son ombre. Il était tard de toute façon, le soleil commençait à se coucher. L'oiseau tenta deux ou trois fois de se remettre sur ses pattes. Mais, aveugle, où aurait-il pu aller ? D'autres plumes se détachèrent et volèrent vers les genoux du clone. Il en ramassa une et l'examina avec soin. Elle avait une superbe couleur verte et mordorée.

Les oiseaux n'avaient plus leur place dans le ciel. Les rayonnements solaires avaient vidé l'azur en une poignée d'années. Plus d'hirondelles pour annoncer un printemps illusoire, de merles dans les haies ou les bois calcinés.

Un craquement le réveilla en sursaut. Il ignorait combien de temps il avait dormi, la nuit était tombée et devant lui se tenait un homme au visage émacié, qui tenait son bras gauche pendant contre son côté. Sa résonance pénétra en lui comme un effluve entêtant.

« Qu'est-ce que tu fiches ici avec ce piaf ? » demanda l'inconnu en désignant l'oiseau inerte. Puis il se laissa tomber au sol. Gabriel se félicita d'avoir gardé sa capuche sur son visage et s'en voulut de s'être laissé ainsi surprendre. Le clone face à lui ferma les yeux quelques instants, une grimace étirant ses lèvres fines. Gabriel fit mine de s'approcher pour examiner sa blessure. L'autre bondit aussitôt avec une vivacité surprenante et il ne dut qu'à ses réflexes de ne pas recevoir sa chaussure droite dans la figure.

« Bas les pattes, » gronda l'inconnu.

« Tu souffres, je voulais juste t'aider. »

« Tu es médecin ? » rétorqua l'autre, toujours méfiant.

« Non, mais j'en connais un. Il m'a appris quelques trucs. »

Les yeux du clone se plissèrent.

« Pourquoi tu caches ta figure ? »

« Ça me regarde, » rétorqua Gabriel en se raidissant. La méfiance était de mise dans l'EDo, celle de son visiteur comme la sienne restait compréhensible. Il n'avait qu'à attendre que l'autre se décide. Finalement, n'y tenant plus et le jugeant assez inoffensif pour lui confier son bras, le clone se rassit et dévoila sa blessure : une vilaine estafilade qui courait de l'épaule jusqu'au coude. Elle ne saignait plus, mais il y avait des signes d'infection. Gabriel regretta de déranger l'oiseau agonisant, mais il devait fouiller dans sa besace et en sortit un tissu propre et un flacon d'huiles essentielles à base de menthe et de thym qu'il emportait toujours avec lui. On se blessait facilement dans la Zone, il lui avait toujours paru nécessaire, depuis qu'il avait commencé ses excursions, de pouvoir se soigner seul. Il appliqua le chiffon imbibé sur la blessure, sans avertir le clone qui laissa échapper une sorte de chuintement, plus pour la forme, car Gabriel le devinait dur à la douleur. Sinon, il ne serait pas arrivé jusqu'ici.

Plus tard, quand il eut allumé le feu, Gabriel jeta le tissu dans les flammes. De l'autre côté du foyer, l'inconnu ne le quittait pas des yeux. Il désigna d'un geste son bras bandé.

« Tu te débrouilles pas mal. »

Le GeM se contenta de hocher la tête, conscient du regard de l'autre sur lui. Un regard bleu très clair et troublant, à la fois froid et étonnamment expressif. Gabriel devinait un être rusé, éprouvé aussi, dont la confiance devait être encore plus dure à gagner que n'importe qui dans l'EDo. Il pouvait comprendre, lui-même ne s'était pas fié tout de suite à Tasha, elle avait dû faire preuve de patience pour le sortir de sa réserve.

« Tu sais, ça me met mal à l'aise de parler à une capuche. T'as pas chaud là-dessous ? » insista l'inconnu.

« Non, les nuits sont fraîches. »

L'autre éclata de rire.

« OK, tu m'aides pas du tout, là. T'as l'air bizarre quand même. T'as pas répondu à ma question : tu fais quoi avec ce piaf ? »

« Il meurt, » répondit Gabriel. Le clone lorgna la besace. La poitrine de l'oiseau se soulevait à peine. Gabriel le protégea avec le rabat, puis ajouta un bout de planche à son feu. Sans doute de l'aggloméré, car les flammes crépitèrent et une odeur âcre s'en échappa. Le nez du clone se fronça, il éternua plusieurs fois. Bonne diversion ! En espérant qu'il ne reviendrait pas trop vite à la charge.

« T'as quelque chose à bouffer ? » se fit-il entendre une dizaine de minutes plus tard. Gabriel sortit d'une poche de son manteau un bout de pain et une pomme qui lui furent presque arrachés des mains. Autant pour son dîner. Il était temps qu'il rentre à EDen, il ne lui restait plus de provisions. Le clone en face de lui mastiquait bruyamment. Il

détourna les yeux et constata avec regret que l'oiseau avait cessé de respirer. Comme il ne voulait pas laisser son cadavre pourrir au soleil, il décida de lui faire une petite tombe. D'abord il creusa un peu le sol, y déposa le corps encore chaud qu'il recouvrit ensuite de pierres. Il apprécia que le clone ne lui fasse aucun commentaire sur l'absurdité de son geste. Quand il eut fini, Gabriel lui dit :

« Tu peux dormir ici, si tu veux, et profiter du feu. »

Puis il se cala aussi confortablement que possible, remonta son écharpe sur son visage et tenta de trouver le sommeil.

Il fut réveillé par une sensation bizarre et ouvrit les yeux avec un sursaut. Le clone, penché au-dessus de lui, le fixait d'un air étrange. Gabriel réalisa alors que sa capuche ne cachait plus son visage. Il se débattit pour se mettre debout, encore un peu sonné. Son congénère recula et marmonna :

« Avec quoi ils ont bidouillé tes gènes ? »

Le GeM ne répondit pas. Alors qu'il allait relever sa capuche, l'autre l'arrêta d'un geste :

« Te bile pas pour moi. J'en ai vu d'autres. Moi aussi, je suis une expérience, » ajouta-t-il en lui tendant la main.

Gabriel maugréa dans son sommeil avant de se réveiller. Les lambeaux de son rêve confus se détachèrent de sa mémoire, tandis que la panique l'envahissait. Il se retrouvait seul, dans le noir. Plus de lampe-tempête, à moins qu'elle ne se soit éteinte. Plus de Gaïl. Le GeM entendit un éboulement. Quelques instants plus tard, la clone revenait avec de la lumière. Elle toussa et se frotta pour se débarrasser de la poussière dont elle était couverte.

« Qu'est-ce que tu fabriques ? » demanda Gabriel d'un ton brusque.

« J'ai cru entendre du bruit, j'ai commencé à creuser, mais tout s'est mis à me tomber dessus. J'ai juste eu le temps de me dégager. »

« Du bruit, tu dis ? »

« Oui, comme des raclements. »

« Peut-être la structure qui termine de s'effondrer. Tu aurais pu être blessée... Comment j'aurais pu t'aider, si tu t'étais retrouvée coincée là-bas ? »

« Ce n'est pas le cas, » broncha Gaïl. « Inutile de me faire un sermon. »

Elle se laissa tomber par terre, juste à côté de lui. Le vert de ses yeux ressortait plus intensément dans son visage gris. Elle se frotta la joue avec une grimace. Puis sembla enfin remarquer que l'autre lampe était éteinte. Elle s'empressa de la rallumer en versant un peu d'huile de sa propre lampe.

« Je ne pensais pas que ça brûlait aussi vite. »

« L'air commence à se raréfier, la combustion se fait mal. »

« T'arrêtes pas deux minutes de faire le prof, » nota-t-elle avec une pointe d'amusement. Gabriel haussa les épaules. La GeM vint se blottir contre lui. Elle frissonnait.

« Je devrais y retourner, » murmura-t-elle, comme se parlant à elle-même, « peut-être crier, s'il y a quelqu'un. »

Il glissa un bras autour de ses épaules, comme si ça pouvait l'empêcher de le laisser. Surprise par sa réaction, elle lui demanda :

« Ta jambe te fait mal ? »

« Ça brûle. »

Elle vérifia le pansement, puis retourna à sa place. Ils restèrent silencieux un moment. Gaïl demanda :

« Qu'est-ce qui se passera, s'ils ne nous retrouvent pas ? »

« On va s'asphyxier. On ne sentira rien. On va s'endormir doucement, mais on ne se réveillera pas. »

La jeune clone frémit. Il la serra plus fort contre lui et se permit même d'enfouir son visage dans sa chevelure. Il ignore la poussière et se contenta de boire son odeur. Soudain, il la sentit se raidir. Croyant être allé trop loin, il s'écarta précipitamment.

« Tu as senti ? »

Il laissa échapper un soupir de soulagement. »

« Non, quoi ? » s'étonna-t-il en la voyant se tendre comme un arc.

« Une résonance. »

Gabriel avait déjà pu constater l'extrême sensibilité de la clone dans ce domaine. Elle parvenait à le sentir bien avant qu'il ne la capte lui-même. À une occasion, elle s'était même servie de la résonance pour repousser des clones qui s'en prenaient à Gabriel. Peu après, il la perçut lui aussi. Gaïl s'était déjà levée.

« Ça se rapproche ! » s'exclama-t-elle. « J'y retourne. Ne bouge pas. »

Comme s'il pouvait faire autrement ! Il la vit filer telle une flèche. Ensuite, ce ne furent plus que des bruits confus, des grincements, des chutes de pierres, des vociférations de la GeM, puis... d'autres voix. Par réflexe, Gabriel voulut se redresser et jura lorsque la douleur le rappela à l'ordre. Il vit alors débouler dans la salle de lecture de la bibliothèque une Gaïl surexcitée, accompagnée par Charles, François, Aymeric et... Géryon. Il n'en crut pas ses yeux.

« Salut, *compadre*, content de te voir dans cet état. »

Cette salutation ambiguë fut accompagnée d'un des sourires charmeurs que le clone aimait tant décocher. Charles et Aymeric aidèrent Gabriel à se relever et il s'appuya contre eux pour avancer à cloche-pied jusqu'à la surface. Il fallut élargir le passage, pour que les trois hommes passent de front. Géryon resta en arrière avec Gaïl. Le

GeM aurait donné cher pour savoir ce qu'ils se disaient. La clone lui avait demandé voici longtemps de taire ses questions. Il ignorait comment ils s'étaient rencontrés et Géryon se comportait d'une telle façon avec elle que c'était à croire qu'il y avait quelque chose entre eux.

Une fois à l'air libre, Gabriel put s'allonger sur une civière. Un inconnu s'approcha de lui, ne se laissa pas démonter par la stupeur et l'examina. Un médecin ? Il semblait s'y connaître. Il retira avec délicatesse le tissu de la plaie et quand il donna des ordres en Allemand, le clone n'en revint pas. Alors qu'il adressait un regard interrogateur à François, celui-ci lui répondit :

« Une longue histoire. »

Géryon fit son apparition, accompagnée de Gaïl. Il éclata de rire.

« Quel délice de voir ta tête ! Ça valait vraiment le déplacement. »

« Comment as-tu su ? » réagit Gabriel. Son rival se pencha vers lui.

« Je sais tout ce qui se passe à EDen, Gueule d'Ange, » chuchota-t-il d'un ton mielleux. « Tu ferais mieux de te demander qui joue les mouchards. Mais ne t'emballe pas. J'ai toujours l'intention de te rayer de la carte. S'il se trouve qu'en ce moment, nos intérêts convergent, ça ne saurait durer. »

Il se redressa, salua la foule et repartit comme il était venu. Personne ne songea à l'escorter. Tellement absorbé par cet échange, Gabriel n'avait pas senti le médecin nettoyer sa blessure.

« On doit aller au dispensaire, » dit-il presque sans accent. « Je dois vous faire une piqûre contre l'infection et je n'ai plus rien dans mes affaires. »

« Qui êtes-vous ? »

« Ludwig. Nous avons capté votre appel radio... »

Le GeM n'entendit pas la suite, car on l'emportait déjà.

VI

Extrait du journal de Sara Zilliger

J'ai fait une rencontre très intéressante, aujourd'hui, qui explique d'ailleurs que j'entame ce journal. Frère Adrien est venu me voir et nous avons commencé à discuter, notre échange portant très vite sur les religions. C'est surtout lui qui m'a interrogé sur le gaïanisme, j'avais l'impression qu'il essayait de faire correspondre des aspects de sa foi avec la mienne. La démarche m'a semblé intéressante, aux antipodes de ce que j'ai connu auprès de ses confrères. En général, ils finissent par me traiter de païenne et passent leur chemin.

Je ne me souviens plus comment on en est venu à parler d'écriture. J'ai dû lui dire que j'aimerais consigner ce que je vivais à EDen, pour le transmettre aux habitants de ma communauté. Je redoute d'oublier des aspects essentiels et de dresser un portrait hâtif de cet endroit en ne m'appuyant que sur mes souvenirs. Je ne me lamente pas sur ma mémoire fléchissante, mais j'essaie d'être pragmatique. Le moine m'a alors proposé un de ses carnets encore vierges, en m'invitant par ailleurs à l'assister la prochaine fois qu'il en fabriquerait. L'idée m'a plu et j'ai été enchantée de pouvoir tout de suite coucher mes premières impressions sur ce papier coloré.

D'abord, il y a les gens. Je me suis laissé leurrer par le décor, avant de m'intéresser aux personnages. Ils ont pris du relief grâce à l'apparition de trois protagonistes absents jusqu'alors de cette scène. Je veux parler des trois clones, Géryon, Gaïl et Gabriel. Le premier m'a fait froid dans le dos, les deux autres m'ont ému. Je sais reconnaître un tueur quand j'en croise un, j'en ai été un moi-même. Géryon est de cette trempe, mais ce qui me glace en lui, c'est qu'il a été fabriqué dans ce but et que cette programmation lui convient. À l'inverse, les deux autres GeMs luttent contre la fatalité de leur génésie. Gaïl a été créée pour donner du plaisir aux hommes, pour jouer les poupées dociles. Son caractère affirme le contraire. Elle se montre timide, voire méfiante, mais aussi déterminée, voire rebelle. J'ai toujours considéré les clones comme des êtres sans profondeur, des marionnettes malléables à souhait. J'ignore si l'exodation explique cette différence chez Gaïl, si les épreuves révèlent chez ces créatures des ressources en sommeil sous le Dôme. Le plus fascinant reste... Gabriel. J'ai admiré le sang froid de Ludwig quand il s'est occupé de lui. Comme les autres, Heinrich ou Andreas, j'ai eu du mal à contenir ma stupeur en découvrant son apparence. Je l'ai trouvé effrayant. Ce n'est qu'en l'entendant parler que j'ai réalisé qu'il s'agissait d'un être humain. Sa voix m'a bouleversée. Chaude, intelligente, loin du

grognement que son muflle aurait pu laisser échapper. Ludwig m'a confirmé ce que j'ai ressenti. Il a été touché par le courage de son patient. Il s'en est occupé jusqu'au bout, car leur doctoresse était absente. Elle n'a d'ailleurs pas encore réapparu. Mon petit-fils craignait que le clone ne se débâte et, vue sa... stature, qu'il l'envoie valdinguer à l'autre bout du dispensaire. Au lieu de quoi, pas un cri. Le GeM l'a même aidé à trouver ce dont il avait besoin pour le soigner, lui indiquant avec justesse le nom des médicaments qu'il pourrait utiliser. « Tu te rends compte, il a des connaissances en médecine ! Il a même aidé à compléter la pharmacopée d'EDen et a su me dire quels effets avaient telles plantes sur lesquelles je l'ai interrogé ! » Je suis impatiente de pouvoir discuter avec lui, moi aussi.

Aymeric s'arrêta sur le pas de la porte en découvrant que Gabriel n'était pas seul. Les enfants avaient entrepris de décorer son plâtre. Annie était barbouillée de couleurs jusqu'aux oreilles et Sylviane aurait du boulot pour nettoyer toute cette marmaille digne d'une tribu sioux. Le GeM en avait partout, juchés sur son lit, assis par terre, baignant dans un tel vacarme qu'à sa place, Aymeric aurait eu une migraine terrible. Au lieu de quoi, Gabriel souriait. Il ressemblait à une énorme peluche dans un stand de foire. L'ancien avocat ne se laissa pas émouvoir et houspilla la petite troupe qui déguerpit en emmenant avec elle crayons et pinceaux. Il décida de ne pas s'asseoir en voyant l'état des trois chaises. De toute façon, il préférerait ne pas trop s'approcher du clone. Il voulait bien lui passer un savon, mais pas à ses risques et périls. Il commença par se racler la gorge, rassemblant les mots comme des munitions. Première salve :

« Gabriel, il faut qu'on parle. »

Le clone lui accorda toute son attention.

« Tu t'es montré imprudent. Tu continues à prendre seul des décisions qui nous concernent tous. Lorsque le conseil a refusé ta requête, tu aurais dû t'y soumettre. Au lieu de quoi, tu nous as fait perdre un temps précieux. » Ses propos étaient durs, il serrait les poings, mais ne retirerait pas un mot, bien décidé à lui dire ses quatre vérités. « Tu as choisi de ne pas faire partie du conseil, mais cela ne te donne pas le droit de passer outre ses décisions. » Il plongea son regard dans celui du GeM. « Tasha te couvait trop. Elle n'a jamais mis en balance tes intérêts et ceux d'EDen, considérant qu'ils ne faisaient qu'un. Je n'étais pas d'accord. Mais je respectais ses résolutions pour une question de survie. Tu dois en faire autant avec nous désormais. » Il prit une grande inspiration. « Ou la prochaine fois que tu tomberas dans un trou, je t'y laisserai. »

Le cœur battant, il attendit la réaction de Gabriel. Il n'en menait pas large, malgré tout.

« Je te présente mes excuses. »

Aymeric en resta bouche bée.

« Tu as raison. Je n'ai pas à faire mes quatre volontés à EDen. Je ne devrais pas non plus être une source d'ennui ou d'inquiétude pour la communauté. Ces derniers temps, je me suis comporté comme un égoïste et c'est difficile pour moi maintenant de changer de cap. » Le GeM détourna les yeux. « Depuis la mort de Tasha, je ne suis plus certain d'être à ma place ici. J'ai préféré vous éviter, plutôt que de me l'entendre dire, j'ai aussi agi pour que vous m'en chassiez. Traquer Géryon à travers toute la Zone, c'était être partout... sauf ici. Quand je revenais, je m'attendais à retrouver la serre barricadée et ça me faisait presque mal de constater que c'était toujours chez moi. » Gabriel marqua une pause avant d'admettre encore : « Je n'appartiens à cette communauté que par procuration. Vous avez fait vos preuves pour y entrer, alors que j'ai été imposé par la volonté de Tasha. Je me suis caché dans son ombre. Je l'ai laissé prendre des risques pour vous faire accepter mes choix, mais je n'ai jamais pris la peine de vous consulter. Ce qui s'est passé à la bibliothèque en est une parfaite illustration. Seulement, cette fois-ci, Tasha ne s'est pas interposée pour justifier mon caprice. J'attendais que quelqu'un me remette à ma place. Merci de l'avoir fait. »

Aymeric passa sa main dans ses cheveux clairsemés. Ce coup-ci, il se sentit vraiment bête.

« Tu as discuté avec Gaïl ? »

Sa question surprit le clone.

« Non, pourquoi ? »

« Parce qu'elle seule est capable de te métamorphoser. Quand elle nous parle de toi, j'ai l'impression que tu n'es pas la même personne. Et je ne pensais pas qu'un jour, tu présenterais des excuses... à moi, je veux dire... »

Le GeM ne répondit pas.

« Tu as un héritage à assumer, Gabriel. Le siège au conseil te revient de droit. Tu te cachais derrière Tasha, mais tu fais la même chose avec Gaïl... et ce n'est pas juste pour elle. Elle se fourre dans les ennuis parce qu'elle tient à toi. Et après, elle encaisse les coups. Le conseil m'envoie. On a décidé que si tu ne prenais pas ta place, nous allions élire quelqu'un d'autre. Gaïl a démissionné... avant qu'on la vire. Et crois-moi, ce n'était pas facile pour elle. »

« Je comprends, » murmura le clone.

« Je n'en suis pas sûr. Elle méritait de siéger avec nous, elle se débrouillait plutôt bien. Mais pas dans ce contexte, pas comme pis-aller. Pour moi, tu t'es servi d'elle comme on le faisait sous le Dôme. Et je trouve ça dégueulasse. » Sa franchise fit mouche. « Ceci étant dit, on attend ta décision pour demain. »

Comme il s'apprêtait à quitter la pièce, Gabriel le retint :

« Pas la peine d'attendre jusque-là. J'accepte de reprendre ma place.

EDen, trois ans plus tôt.

« Il faut pas être si intelligent que ça pour séduire une femme. »

Gabriel jeta un regard surpris à Géryon, assis devant le *Havre*. Car le GeM trouvé dans l'EDo avait un nom maintenant. Il avait d'abord prétendu ne pas en avoir besoin, avoir même oublié son matricule. Pourtant il avait fini, bien qu'avec réticence, par admettre qu'il fallait un nom pour être connu... et reconnu. Mais il avait laissé Gabriel choisir ce détail à sa place.

« Pourquoi tu parles de ça ? »

« Parce que ça me travaille et j'en ai marre de lire tous ces bouquins. Dedans, y a que des mecs qui chialent après des nanas qui veulent pas d'eux. »

Le clone commença à lire :

Il fréquenta le monde, et il eut d'autres amours encore. Mais le souvenir continu du premier les lui rendait insipides ; et puis la véhémence du désir, la fleur même de la sensation était perdue. Ses ambitions d'esprit avaient également diminué. Des années passèrent ; et il supportait le désœuvrement de son intelligence et l'inertie de son cœur.{}]

Il déchiffra les derniers mots avec une grimace. Malgré le dévouement de son professeur, le GeM ne montrait aucune inclination pour la lecture. Il avait lu d'une voix monocorde, sans respecter la ponctuation. Il était intelligent pourtant, faisant preuve d'un instinct incroyable pour ce qui touchait à la mécanique. Il adorait réparer toutes sortes de choses. Mais sorti du domaine pratique, il refusait d'apprendre, se montrait entêté, voire odieux.

« Et là ! » s'exclama-t-il avec une nouvelle mimique grotesque.

Quelquefois, vos paroles me reviennent comme un écho lointain, comme le son d'une cloche apporté par le vent ; et il me semble que vous êtes là, quand je lis des passages d'amour, dans les livres.

Gabriel faillit lui arracher le roman des mains pour qu'il arrête le massacre.

« Qu'est-ce qui te dérange ? » se contenta-t-il de soupirer.

« Ça dégouline. Si je parlais comme ça à une femme, elle partirait en courant, » ricana-t-il en malmenant l'ouvrage.

« C'est de la littérature. On ne s'exprime plus comme ça, bien sûr, mais ça permet de comprendre les sentiments. »

« Y a que les Inédits pour aimer ce genre d'âneries. Ils ont du temps à perdre, pas moi. Quand une femme me plaît, je lui dis, c'est tout. C'est pour ça qu'ils ont des clones sous les Dômes. Ils veulent plus de chichis et de bouquets de roses. Juste dire à la fille : écarte les cuisses ! »

Le GeM manqua de s'étrangler, ce qui fit rire Géryon.

« T'es pas croyable comme mec. T'as jamais été avec une fille, c'est vrai. C'est pour ça que tu prends le temps de lire toute cette guimauve. Parce le jour où tu voudras en attraper une, t'auras intérêt à y mettre les formes. »

Dans ces moments-là, il regrettait d'avoir pris Géryon sous son aile. Il n'avait aucune retenue, sa franchise mettait tout le monde mal à l'aise. Il fonçait, sans calculer ses actes. Aucune arrière-pensée chez lui. On le trouvait volontiers un peu benêt.

Gabriel aimait jouer les grands frères et cette sensation nouvelle le grisait. Rien à voir avec les enfants, Géryon pouvait devenir quelqu'un de meilleur, sortir de sa condition de clone... comme lui.

« J'attends toujours que tu me dises ce que tu fais, quand tu disparais dans la nature, » lui dit-il en balançant le livre sur ses genoux. « Je m'ennuie et tes livres ne me servent à rien. »

« J'ai des choses à faire, pour EDen. »

« C'est dangereux ? » jubila Géryon ; Gabriel secoua la tête. « Alors pourquoi tu m'emmènes pas avec toi. T'as pas confiance, c'est ça ? J'fais tout ce que tu me demandes pour devenir ton ami, même marcher sur les mains. »

Il se leva et commença sa cabriole. Gêné, Gabriel lui demanda d'arrêter. Le clone retomba sur ses pieds avec un sourire.

« J'ai plein de talents qui pourraient t'être utiles. Si tu me dis un de tes secrets, je te dis un des miens. »

Leurs conversations se terminaient toujours ainsi. Et Gabriel se sentait de plus en plus près de lui céder.

Des rumeurs et des éclats de voix finirent par le réveiller. Quand Gabriel ouvrit les yeux, il se sentit perdu. Il se mit sur son séant et frotta ses yeux ensommeillés. Dehors, des vivas saluaient les Allemands.

« C'est une fête, » le fit sursauter la voix de Gaïl. Elle se tenait dans la pénombre. Depuis combien de temps l'observait-elle ? Plus troublant : comment réussissait-elle à l'approcher sans qu'il capte sa résonance ? Elle ne lui jouait pas ce tour pour la première fois. « Je t'ai apporté une part de gâteau. »

Elle sortit de l'obscurité et avança jusqu'à la fenêtre qui diffusait une

lumière tremblante.

« Tu es très élégante, » la complimenta-t-il en découvrant sa tenue : une robe beige pâle brodée de motifs géométriques rouges et bleus, couverte par un châle blanc qu'il connaissait pour avoir appartenu à Sylviane. La GeM baissa les yeux et déposa un plateau sur les genoux de Gabriel. Du clafoutis aux pommes. Marie-Anne avait mis les petits plats dans les grands. Il prit une première bouchée. « Je t'attendais plus tôt. »

La jeune femme le regarda avec amusement.

« J'avais envoyé mon avant-garde. »

« Les enfants ? »

Elle opina.

« Ils sont plus doués que moi pour t'amadouer. »

Il considéra la fourchette minuscule entre ses doigts épais.

« Tu n'as pas besoin de subterfuge pour m'approcher. »

« Difficile de savoir de quelle humeur tu serais en te découvrant coincé ici pour plusieurs jours. »

« Ce n'est pas si mal. J'ai besoin de faire le point. »

Il essayait de ne pas trop la fixer. Elle avait allumé une lampe et la lumière peignait ses traits comme un tableau d'indigène, une de ces curiosités exotiques qu'on accrochait dans les salons des explorateurs.

« Aymeric t'a dit pour... ma démission ? »

La fourchette ripa sur le grès. Son bruit strident le fit grimacer.

« Apparemment, oui, » commenta la clone. Il m'a prévenu tout à l'heure que tu reprenais ta place. J'en suis... soulagée. Je vais pouvoir retourner à mes dessins. »

Elle se leva. Il l'attrapa par le poignet et l'obligea à se pencher vers lui. Plus elle s'approchait, plus ses pupilles se dilataient. À la fin, il ne resta qu'un disque noir ourlé d'émeraude.

« Ne fais pas ça, Gabriel, » le stoppa-t-elle. « Ne me donne pas quelque chose ce soir, que tu me reprendras demain. »

Elle tremblait si fort qu'il caressa son visage pour la rassurer, tout doucement, afin que ses griffes n'éraflent pas sa peau.

« Charmant tableau. »

La voix suffit à les séparer. Sonia Lénard venait d'entrer dans le dispensaire. Elle laissa tomber son sac en toile sur le sol.

« Les heures de visite sont terminées, chérie. Fiche-le-camp ! » lança-t-elle avec hargne. Gaïl tourna un regard désespéré vers le GeM. Mais comme à chaque fois, la seule présence du Dr. Lénard le réduisait à l'impuissance. Dépitée, furieuse, la jeune clone ne demanda pas son reste et quitta la pièce.

« Où étiez-vous passée ? »

« Tu t'inquiètes pour moi, Gabriel ? » Il frémit en l'entendant

l'appeler pour la première fois par son prénom. Elle alluma d'autres lampes. « On est venu me chercher pour un blessé dans l'EDo. J'ignorais que je te manquerais. Voyons ce que ce sagouin d'Allemand a fait avec ton plâtre. » Elle s'approcha pour l'examiner. Il se crut de nouveau dans le laboratoire, à sa merci. « Pas si mal, admit la doctoresse. Il s'y est pris comment pour réduire la fracture ?

« Il a protégé l'os avec de la résine. Elle sera dissoute d'ici deux semaines.

« Moins sans doute pour toi. Tu as toujours cicatrisé plus vite.

« Je ne sais pas. Vous ne vous êtes jamais amusée à me briser les membres, » releva-t-il d'un ton narquois.

« Inutile, les prélèvements ont suffi pour juger ta capacité de cicatrisation.

Il fut soulagé qu'elle ne fasse aucune remarque sur les dessins qui ornaient son plâtre. Elle contrôla les antibiotiques prescrits par Ludwig et... toucha son front pour vérifier qu'il n'avait pas de fièvre.

« EDen a deux docteurs, alors. Pour combien de temps ?

« Je... n'en sais rien, » bafouilla-t-il, troublé par son contact et sa proximité. Il débloquent complètement. Tout à l'heure, il avait failli embrasser Gaïl et maintenant, son cœur s'affolait à cause de Sonia.

« Évite de trop lui en dire à ton sujet. Il va sans doute te bombarder de questions. C'est ce que je ferais, à sa place. » Elle éteignit la lampe. Il ne vit plus son visage. « Repose-toi. Tu as besoin de reprendre des forces.

Stupéfait par cette marque de sollicitude, il ne pensa même pas à lui souhaiter une bonne nuit quand elle quitta le dispensaire.

EDo, quelques heures plus tôt.

Sonia émergea de l'inconscience en sentant quelque chose d'humide lui laper la joue. Elle ouvrit les yeux et croisa un regard bleu pâle. Au même moment, elle se rendit compte qu'elle se balançait dans le vide, pendue par les poignets.

« Enfin réveillée. »

Elle voulut ouvrir la bouche pour crier, mais son bourreau plaqua sa paume contre ses lèvres.

« Non, non, non, pas de ça. »

Elle se débattit en gémissant. La corde qui la retenait lui mordit un peu plus la chair. Ses jambes cessèrent très vite de battre l'air.

« Voilà qui est raisonnable. »

Dès qu'il écarta sa main de sa bouche, elle geignit :

« Qu'est-ce que vous me voulez ? »

« Discuter. Ça fait longtemps qu'on ne s'était pas vu. Tu pensais t'être débarrassée de moi, pas vrai ? Pouf ! plus de fils indigne. »

Des larmes glissèrent sur ses joues. Cette fois-ci, elle allait

vraiment y passer. Il la lécha de nouveau. Elle tenta de reculer, mais il l'attrapa par les cheveux, lui arrachant un cri de douleur.

« Laisse-toi faire. Ça fait si longtemps que j'en rêve. »

Elle supporta son « débarbouillage ». Puis il annonça :

« On m'a donné une belle récompense, pour ta capture. »

« Qui ? » ragea-t-elle.

« Ceux du Dôme. Ils te cherchent. Au début, j'avais pas compris que c'était toi qu'ils voulaient. Ils sont prudents et ne communiquent jamais par vidéo. Ils m'ont juste donné ton nom et ta description. Mais quand je t'ai vu, j'ai tout de suite fait le rapprochement. »

« Et je vaux combien ? » le nargua-t-elle.

« Cinq caisses de munitions. Mais je l'aurais fait gratis, si j'avais su. »

« Tu prends le risque de négocier avec eux ? Et s'ils te reconnaissent ? »

« Je te l'ai dit : pas de vidéo, » soupira-t-il dans son oreille. « Si ça les arrange, ça me convient encore plus. Et ça m'amuse de les entendre me supplier de faire vite. C'est toujours urgent, avec eux. »

Il sortit un couteau. La lame crantée se mit à luire, quand il s'approcha. Elle retint son souffle. Il se colla contre elle et... coupa ses liens. Il l'empêcha de s'écrouler en la retenant par la taille, puis la porta jusqu'à un siège en mousse défoncé. Il l'aida ensuite à boire.

« Ils me veulent vivante ? » s'étonna-t-elle.

« Non, pour ça, je vais m'arranger. Montrer ton cadavre calciné. »

La gourde lui échappa des mains.

« Tu me seras plus utile vivante. C'est donnant-donnant, docteur. »

« Quel est le prix de ma vie ? »

« EDen. Tu dois découvrir le secret de Gabriel. »

« De quoi tu parles ? »

« Tu le sous-estimes encore ? Grossière erreur. Je le connais. Il est plus malin qu'il n'y paraît. Tasha n'aurait jamais réussi sans lui. Quand j'étais là-bas, avec eux, il disparaissait pendant des heures. Je n'ai jamais pu savoir où. C'est important. C'est ce qui rend EDen si précieux pour les gens qui en veulent à ta vie. »

La serre ! réalisa-t-elle. Elle se mit à réfléchir très vite. Si elle lui avouait tout de suite ce qu'elle savait, il la tuerait sans hésiter. C'était comme ça qu'il fonctionnait. Elle était toujours en vie parce qu'il voulait l'utiliser. Une fois sa mission accomplie, il se ferait un plaisir de mettre fin à son existence. Pas pour la récompense : on l'avait sans doute déjà payé et comme il l'avait dit, il s'arrangerait pour la faire passer pour morte. Mais pour le plaisir. C'était un sadique. Un psychopathe.

« À quoi tu penses ? » minauda-t-il en caressant ses cheveux.

« Ça me paraît honnête. J'ai un compte à régler avec G-800... Gabriel, » rectifia-t-elle en voyant une lueur dangereuse s'allumer dans

les yeux de son tortionnaire.

« Tu vas te montrer très gentille avec lui, n'est-ce pas ? »

« Si c'est nécessaire, » accepta-t-elle en réprimant un frisson. S'il savait ce qu'il lui demandait.

« Hmm... vraiment dommage que l'inceste ne soit pas mon truc. »

Son regard disait tout à fait le contraire. Il lui caressa les cuisses. Elle dut faire un effort surhumain pour ne pas le repousser. *Tu dois survivre !* se répétait-elle. C'était son *leitmotiv* depuis qu'elle s'était exodée. Pour ça, elle s'était débarrassée de Ghani à la première occasion. Un clone et une Inédite voyageant ensemble, ils se seraient fait prendre tout de suite. L'aide qu'il lui avait apportée pour s'enfuir ne l'avait pas arrêtée. Les GeMs n'étaient que de la chair à canon. Pendant que son geôlier déboutonnait son chemisier, elle repensa à ce qu'elle avait ressenti en étouffant Ghani dans son sommeil. Il s'était réveillé quelques secondes après qu'elle ait plaqué sa besace sur son visage. Elle avait pressé bien fort. Il s'était débattu – pendant longtemps, elle avait dû cacher des griffures et des bleus aux bras et aux jambes. Puis son corps s'était relâché d'un coup. Elle avait relevé la besace, pour s'assurer qu'il était bien mort. Le petit malin simulait. Il s'était jeté sur elle, il l'avait frappée, mais elle avait trouvé une pierre et finalement, lui avait fracassé le crâne.

Comme elle avait envie d'en faire autant avec ce monstre ! Au lieu de quoi, elle devait se montrer docile. Il avait libéré un de ses seins de son soutien-gorge et commençait à lécher, puis téter le mamelon rose. Le pire, c'était qu'elle aimait ça. Ça lui envoyait des courants électriques dans les reins. Elle enragea contre son corps qui la trahissait. Quel genre de putain était-elle donc devenue pour tenir autant à la vie ? Il reproduisit le même manège avec l'autre sein et la bascula en arrière. Pour ajouter à la torture, il n'arrêtait pas de l'appeler maman : « Ça te plaît, maman ? » Et elle gémissait un « oui » entre ses dents serrées. Il se mit à rire. Et quand il entra enfin en elle, le triomphe qu'elle lut dans ses yeux lui donna envie de vomir.

VII

Sara regardait son petit-fils au milieu des tubes, des éprouvettes et des sachets de plantes médicinales. Un vrai gamin au milieu d'un tas de jouets. De temps à autre, elle jetait un regard vers le GeM, immobile et silencieux sur son lit, se demandant pour la énième fois si elle aurait le courage d'aller lui parler. Elle ne savait pas trop comment l'aborder sans se montrer maladroite. La curiosité risquait de biaiser cette rencontre. Il pourrait prendre mal des regards insistants ou... pas de regard du tout. Il avait bien assez de problème comme ça, vu sa mine. Quand il tourna la tête vers la fenêtre, elle profita de l'occasion pour s'approcher. Il ne réagit que lorsqu'elle traîna une chaise pour s'asseoir près de lui.

« Ça ne vous dérange pas ? » lui demanda-t-elle avec un sourire hésitant. Il l'observa un moment, comme s'il essayait de deviner ses intentions. Il y avait quelque chose d'incroyable dans cette créature, ses fascinants yeux bleus et ce masque de fourrure derrière lequel se cachait pourtant un homme. Sara avisa le livre qu'il tenait. « Vous voulez bien m'en lire un passage ? »

Il hésita, sa main reposant un instant sur la couverture fripée de l'ouvrage. Il lui lança un regard étrange. Elle l'encouragea d'un mouvement du menton.

Je veille. Ne crains rien. J'attends que tu t'endormes.
Les anges sur ton front viendront poser leurs bouches.
Je ne veux pas sur toi d'un rêve ayant des formes
Farouches ;

Je veux qu'en te voyant là, ta main dans la mienne,
Le vent change son bruit d'orage en bruit de lyre.
Et que sur ton sommeil la sinistre nuit vienne
Sourire.{ }

Même Ludwig avait arrêté son inspection pour écouter. Elle n'entendait plus s'entrechoquer les flacons. La poésie n'était pourtant pas sa tasse de thé. On n'avait pas lu comme ça pour elle depuis une éternité. Cette voix lui rappela celle de son père et la ramena aux années où elle se blottissait dans son lit en l'écoutant lui lire les contes d'Andersen.

« Merci, » lui dit-elle d'une voix enrouée, quand il eut fini. Il reposa le livre sans un mot. Devait-elle insister ou le laisser tranquille ? Les hommes pouvaient être beaux dans leur chair, peu l'étaient dans leur

cœur. Mais ce clone-là... Tout était gravé en lui, dans son attitude, le port de sa tête, la force et la délicatesse de ses mains sur le livre. Des mains faites pour déchiqueter. Alors qu'elle les fixait avec trop d'insistance, elles commencèrent à trembler.

« Quand j'étais petite, j'avais peur des créatures sous mon lit, » lui raconta-t-elle. « Des créatures effrayantes, avec des yeux jaunes et luisants. Pour me rassurer, mon père, chaque soir, inspectait les moindres recoins sombres de ma chambre. Il faisait des mimiques terribles et roulait des yeux, en hachant l'air comme s'il tenait une épée. » Elle sentit la main de Ludwig se poser sur son épaule. L'intensité avec laquelle le clone l'écoutait la flattait et l'amusait. « C'est ce que me rappelle ce poème. »

« J'envie vos souvenirs d'enfance. Ça doit aider quand tout va mal. »

Il lui répondait enfin. Elle goûta cette petite victoire avec délices.

« La plupart du temps, les vieux lassent, avec leurs histoires.

« *Das ist nicht wahr, {} Oma !* » protesta Ludwig. Comme elle allait répliquer, Selim entra avec une paire de béquilles qu'il tendit à Gabriel, après avoir salué les Allemands.

« Nous avons travaillé tous les trois : Théo pour l'armature en fer, Isaac et moi pour le rembourrage. Si le docteur est d'accord, tu pourras marcher. »

Ludwig examina les béquilles en même temps que le clone. Il aida ensuite Gabriel à se mettre debout.

« Astucieux, » commenta-t-il en notant qu'elles étaient réglables en hauteur. Ce compliment fit pétiller les yeux du tisserand.

« On a appris à se débrouiller dans le coin. »

Amusée, Sara accompagna le GeM.

« Je vais en profiter pour faire quelques pas avec vous, » lui proposa-t-elle, en comparant sa canne avec ses béquilles. Son petit-fils et Selim les suivirent. Gabriel apprécia de pouvoir sortir. Il apprit vite à se déplacer et Sara ne dut qu'à sa fierté de ne pas lui demander de ralentir. Ils allèrent s'asseoir à une des tables de la cantine. Très vite, une dizaine d'habitants se joignit à eux. Ils commencèrent à tour de rôle à raconter les petites anecdotes que le clone avait pu manquer. Leur manège n'échappa pas à Sara, comme s'ils essayaient de ramener le GeM vers eux en tissant autour de lui les fils de leur vie. Gabriel les regardait avec reconnaissance. Il ne fit aucun commentaire, mais son demi-sourire en disait long. *C'est bon d'être chez soi*, songea Sara qui n'avait jamais vraiment su ce que « chez soi » voulait dire. Sa vie l'avait trop brinqueballée pour qu'elle ait jamais l'impression d'appartenir à un endroit. Mais dans les yeux de ce clone, ça avait un sens.

EDen, trois ans plus tôt.

« Ça n'a aucun sens pour moi, » balaya Géryon d'un revers de la main. « Tu peux dire ce que tu veux, cet endroit n'est qu'un nid pourri. J'ai jamais eu l'intention d'y croupir. »

Gabriel se sentait déçu et blessé. En quelques heures, le clone avait montré son vrai visage. Il était venu lui demander des explications à propos des accusations que plusieurs habitants portaient contre lui. Il tournait autour des femmes et déclenchait des bagarres. Ce que Gabriel avait pris pour de la grossièreté relevait en fait de la provocation.

« Qu'est-ce que tu cherches, au juste ? » demanda-t-il à Géryon. Celui-ci, perché sur un muret, près de la Villa des Fleurs, répondit froidement :

« Le pouvoir. Quand tu fais faire aux autres ce que tu veux... je trouve ça grisant. Le mieux, c'est avec les Inédits, car ils sont persuadés d'être mieux que nous. » Même sa façon de parler avait changé, dévoilant son côté calculateur. « Tu m'as appris ce que je voulais savoir, mais maintenant » il sauta au bas du muret « tu dégages de mon chemin. »

« Je regrette, mais je ne te laisserai pas faire. »

« Oh ! Vas-tu enfin montrer qui tu es vraiment ? J'abats mes cartes, mais tu fais toujours semblant de jouer au toutou à sa mémère. »

« De quoi tu parles ? »

« De ta puissance, Gabriel. Tu pourrais régner sur cet endroit, mais tu lèches les pieds de la maîtresse de maison. » Géryon vit son adversaire serrer les poings. « J'ai vite compris que tu n'étais pas à la hauteur. Trop de sentimentalisme. Tu es un tueur et tu te comportes comme un mouton. Moi, je vais devenir tout-puissant ici. »

« Je t'en empêcherai ! » jura Gabriel.

« Et comment ? Tu comptes me civiliser à coup de romans et de pièces de théâtre ? Tu perds ton temps dans les livres. Si prétentieux dans ta sagesse ! Tu singes les humains au lieu de devenir un dieu. Crois-tu faire partie un jour de cette communauté ? Les autres ont peur de toi. Ils s'écartent sur ton passage, ils chuchotent dans ton dos. Moi je les entends, Gabriel et ce qu'ils disent n'est pas joli-joli. À ta place, je me servais de cette terreur, mais si je t'en dis plus, tu vas vouloir faire ami-ami avec eux. Pathétique ! » Il commença à tourner autour de Gabriel. « EDen n'est qu'un piédestal. Je veux la Zone tout entière. Soumettre une à une les crapules qui y végètent, à commencer par celle qui m'a attaquée. »

Gabriel eut juste le temps d'éviter son coup.

« Qu'est-ce que tu fais ? » gronda-t-il.

« Hors de question de t'avoir dans le dos ! »

Géryon le faucha d'un coup de pied et le fit tomber au sol. Étourdi,

le GeM faillit se faire écraser la gorge par un talon furieux. Il roula sur lui-même et parvint à se relever pour parer l'attaque suivante. Ce fut une démonstration de force. Il ne dut qu'à ses réflexes de ne pas se faire éclater le nez et la trachée. Il avait quelques avantages par rapport à Géryon : sa musculature, plus développée que celle de son adversaire, ses griffes et ses crocs. Il s'en servit pour se défendre et pour défendre EDen. En face de lui, l'autre clone se battait comme un soldat. Il frappa Gabriel à la poitrine, lui fêlant deux côtes. Le GeM, le souffle coupé, réussit à l'attraper par la cheville et à lui faire perdre l'équilibre. Il bondit pour le plaquer au sol, Géryon l'attrapa à la gorge. Leur combat devint une mêlée indescriptible dans un nuage de poussière.

« Tu n'as aucune chance, » siffla Géryon. « Tu n'es pas un tueur, moi si ! »

Il avait raison. Il ne retenait pas ses coups, contrairement à Gabriel. Celui-ci espérait ramener Géryon à la raison, il refusait de le perdre et de se retrouver seul à nouveau. Sans ami. Isolé de la communauté comme avant. Durant toutes ces semaines, il s'était senti proche de ce clone comme jamais auparavant. Comment pourrait-il trancher sa chair, faire couler son sang ? Le désespoir commençait déjà à l'envahir. Son adversaire en profita pour prendre le dessus. En quelques secondes, le combat incertain tourna en sa faveur. Il réussit à maintenir Gabriel au sol, en s'asseyant à califourchon sur lui. Bras levé, il s'apprêtait à l'achever.

« Ça suffit ! »

Ce cri fut suivi d'une pluie de coups qui s'abattirent sur Géryon. Les habitants d'EDen venaient à la rescousse. Le clone, fatigué par sa lutte, ne leur résista pas longtemps, d'autant qu'il se retrouva nez à nez avec des outils coupants, des bêches, des râpeaux, des serpes. Gabriel, le visage en sang, s'écarta de lui au moment où la foule l'encercla et le saucissonna au sol.

« Tout va bien ? » lui demanda Tasha, parvenue jusqu'à lui. Gabriel hochait la tête. Elle se tourna vers le clone qui proférait des menaces et des jurons dans un langage très fleuri. La doctoresse le toisa. L'autre ricana.

« Je me fais avoir par une infirme, c'est la meilleure. »

Il cracha du sang dans le sable.

« Je devrais te balancer dans la Seine, espèce d'ordure ! »

La dureté de Tasha choqua Gabriel.

« Je m'attendais bien à un coup pareil. Je t'ai observé, rôdant autour de Gabriel avant de pouvoir lui sauter à la gorge. »

« Oh ! mais oui, petite maman, tu le protèges si bien, ton fiston. Personne ne peut toucher à ta marionnette, pas vrai ? »

« Emmenez cette pourriture ! » aboya la doctoresse en faisant faire

volte face à son fauteuil. Gabriel l'arrêta, après avoir réussi à se remettre debout.

« Qu'allez-vous en faire ? »

Elle plissa les yeux et lui demanda avec hargne :

« Tu t'inquiètes pour lui, alors qu'il a voulu t'assassiner ? »

« Il ne faut pas le tuer, Tasha. On se montrerait pire que lui. »

Elle parut réfléchir un instant.

« Soit, on va l'abandonner dans l'EDo. Avec un peu de chance, il se fera bouffer par les Atonites. Et ça leur donnera une indigestion. On sera débarrassé d'eux du même coup. »

Il suivit le fauteuil, clopin-clopant. Elle s'arrêta au bout de quelques mètres et leva la tête vers lui.

« Tu n'as pas quelque chose à me dire ? »

Il soupira.

« Vous aviez raison. »

« J'ai toujours raison, mets-toi ça dans le crâne. Gabriel, ce que tu es t'empêchera à jamais d'avoir des relations normales avec les autres. S'ils ne te craignent pas, ils auront pitié de toi et feront tout pour t'utiliser. »

« Mais vous, vous n'agissez pas comme ça ? »

« Non ? Peut-être que quelque part, je suis aussi un monstre. »

« Ne suis-je pas bien méchante, disait-elle, de donner du chagrin à une Bête, qui a pour moi tant de complaisance ? Est-ce sa faute, si elle est si laide, et si elle a peu d'esprit ? Elle est bonne, cela vaut mieux que tout le reste. Pourquoi n'ai-je pas voulu l'épouser ? Je serais plus heureuse avec elle, que mes soeurs avec leurs maris. Ce n'est, ni la beauté, ni l'esprit d'un mari, qui rendent une femme contente : c'est la bonté du caractère, la vertu, la complaisance : et la Bête a toutes ces bonnes qualités. »

Gabriel arriva en haut de l'escalier à bout de souffle. De la lumière filtrait sous la tenture masquant l'entrée de la chambre de Gaïl. Il entendait des frottements et des toussotements : elle lisait pour les enfants. Sa voix l'avait accompagnée tout au long de sa pénible ascension.

« Je n'ai point d'amour pour elle ; mais j'ai de l'estime, de l'amitié, et de la reconnaissance. Allons, il ne faut pas la rendre malheureuse ; je me reprocherais toute ma vie mon ingratitude.

»

Les enfants se retournèrent en entendant la tenture se soulever. Ils l'accueillirent avec des sourires et s'écartèrent pour le laisser s'avancer jusqu'au lit sur lequel Gaïl se tenait assise. Elle ne leva pas les yeux vers lui, tandis qu'elle continuait sa lecture :

À ces mots, Belle se leva, mit sa bague sur la table, et revint se coucher. À peine fut-elle dans son lit, qu'elle s'endormit, et quand elle se réveilla le matin, elle vit avec joie qu'elle était dans le palais de la Bête. Elle s'habilla magnifiquement pour lui plaire, et s'ennuya à mourir toute la journée, en attendant neuf heures du soir ; mais l'horloge eut beau sonner, la Bête ne parut point.

Il s'assit près de la clone et contempla le visage des enfants suspendus à ses lèvres. Annie serrait Punzel si fort que sa tête penchait sur le côté, comme si lui aussi écoutait l'histoire.

La Belle, alors, craignit d'avoir causé sa mort. Elle courut tout le palais, en jetant de grands cris ; elle était au désespoir. Après avoir cherché partout, elle se souvint de son rêve, et courut dans le jardin vers le canal, où elle l'avait vue en dormant. Elle trouva la pauvre Bête étendue sans connaissance, et elle crut qu'elle était morte.

Même Thomas avait les yeux écarquillés. Elisabeth et Kaori se rassuraient en se tenant la main. La jeune Asiatique jeta un regard à Gabriel, d'une telle intensité qu'il put lire ses pensées. Quand Gaïl lut « et elle crut qu'elle était morte », un soupir lui échappa. D'instinct, les enfants se penchèrent en avant.

Elle se jeta sur son corps, sans avoir horreur de sa figure, et sentant que son coeur battait encore, elle prit de l'eau dans le canal, et lui en jeta sur la tête.

« Elle y va pas de main morte ! » s'exclama Thomas. Aussitôt, les autres protestèrent par des « chut » courroucés. Penaud, il se fit tout petit.

La Bête ouvrit les yeux et dit à la Belle :

« Vous avez oublié votre promesse, le chagrin de vous avoir perdue, m'a fait résoudre à me laisser mourir de faim ; mais je meurs content, puisque j'ai le plaisir de vous revoir encore une fois.

« Non, ma chère Bête, vous ne mourrez point, lui dit la Belle, vous vivrez pour devenir mon époux ; dès ce moment je vous

donne ma main, et je jure que je ne serai qu'à vous. Hélas, je croyais n'avoir que de l'amitié pour vous, mais la douleur que je sens, me fait voir que je ne pourrais vivre sans vous voir. »

Gaïl leva son livre vers elle et laissa retomber son autre main près de celle du GeM. Sans réfléchir, ce dernier la prit, comme s'il cherchait aussi du réconfort.

« Tu es un personnage de conte de fée ! »

« Ne dis pas n'importe quoi. Je ne vais pas me transformer en prince charmant quand tu vas m'embrasser. »

« Non, ça m'étonnerait. Moi je ne suis pas une princesse. »

À peine la Belle eut-elle prononcé ces paroles, qu'elle vit le château brillant de lumière, les feux d'artifices, la musique, tout lui annonçait une fête mais toutes ces beautés n'arrêtèrent point sa vue : elle se retourna vers sa chère Bête, dont le danger la faisait frémir. Quelle fut sa surprise ! La Bête avait disparu, et elle ne vit plus à ses pieds qu'un prince plus beau que l'amour, qui la remerciait d'avoir fini son enchantement.

« Mais il est où, l'autre ? » s'exclama quelqu'un. Gabriel redressa la tête, surpris par cette interruption. Quel autre ? La Bête était devenue un Prince, cela devait leur suffire.

Quoique ce prince méritât toute son attention, elle ne put s'empêcher de lui demander où était la Bête.

Les murmures des enfants se faisaient de plus en plus insistants. Eux aussi voulaient savoir et pressèrent la clone de questions. Pour la première fois, cette dernière leva les yeux de son livre. Elle cligna des yeux, comme si elle redécouvrait sa chambre et son auditoire.

« Laissez-la lire, » protestèrent les plus âgés. « Vas-y, Gaïl, continue ! »

« Vous la voyez à vos pieds, lui dit le prince. Une méchante fée m'avait condamné à rester sous cette figure jusqu'à ce qu'une belle fille consentît à m'épouser, et elle m'avait défendu de faire paraître mon esprit. Ainsi, il n'y avait que vous dans le monde assez bonne, pour vous laisser toucher à la bonté de mon caractère ; et en vous offrant ma couronne, je ne puis m'acquitter des obligations que je vous ai. »

Les enfants déroutés en restèrent bouche bée. Annie fut la première à se lever, alors que plus personne n'écoutait la lecture de la

jeune femme. La fillette se dirigea droit vers Gabriel et lui fit signe de se pencher vers elle. Quand il se baissa, elle déposa un baiser sur sa joue, se recula et attendit avec inquiétude. Comme rien ne se passait, elle parut soulagée. À son tour, Élisabeth, puis sa sœur se levèrent et répétèrent le manège de la benjamine. Gaïl avait refermé son livre et observait ce spectacle avec curiosité. Sans un mot d'explication, les filles rejoignirent ensuite les garçons qui les attendaient dehors, non sans remercier la clone pour sa lecture. Le GeM se toucha la joue, là où les enfants l'avaient embrassé.

« Je crois qu'elles ont voulu voir si tu te changerais en prince, » suggéra Gaïl. « Je me demande comment elles auraient réagi, si cela s'était produit, » ajouta-t-elle en rangeant le livre dans le tiroir de son chevet. « D'après leurs réactions tout à l'heure, elles auraient sans doute été déçues. »

« Pourquoi ? » osa-t-il demander en essayant de reprendre contenance.

« Parce qu'à la fin, le prince s'en va avec sa princesse. Elles devaient craindre que tu les abandonnes. »

« Ce n'est qu'une histoire, » maugréa-t-il. « Mais tu la lis bien. C'est sans doute ta sincérité qui les a fait se comporter ainsi. »

« Cette histoire me plaît. Plus je la lis, plus j'y découvre des choses. » Elle s'assit à l'indienne sur son couvre-lit. « Ce n'était pas très prudent de monter jusqu'ici, » releva-t-elle.

« J'avais... envie de discuter et tu avais l'air de m'éviter. Au moins, comme ça, je suis sûr de pouvoir te voir. »

« Ce n'est pas toi que j'évite, c'est le Dr. Lénard, » se défendit Gaïl avec une grimace. Elle recula, mal à l'aise. Les yeux de Gabriel se plissèrent.

« Je te déçois, n'est-ce pas ? » avança-t-il.

« N... non, » bafouilla la clone.

« Je suis venu te présenter des excuses. Je joue avec tes nerfs depuis plusieurs semaines déjà et je... »

Un reniflement l'interrompit.

« Ce n'est pas ta faute. Tu as été clair et moi déraisonnable. Je voudrais que ça marche entre nous, Gabriel. Mais je ferai des efforts, si tu n'as pas envie de te traîner une fille comme moi à tes basques. Sonia a plus de classe... et c'est une Inédite. »

Et voilà, elle recommençait. Réflexe de défense automatique. Elle se dévalorisait par peur de prendre une claque dans la figure. Il y avait deux Gaïl en elle : celle qui aurait toujours peur de son ombre et l'autre qui faisait tout pour repousser le plus loin possible sa condition de clone. Celle-là espérait qu'on puisse l'aimer. L'autre se savait... remplaçable. Celle-ci, il voulait la protéger plus que tout. L'autre lui faisait presque peur, tant elle montrait de volonté à se rendre digne de

lui. Comment pouvait-on être digne d'un monstre ?

« Mais elle ne m'aime pas », murmura-t-il si doucement que la jeune femme crut avoir mal compris.

« Non ? »

« Elle ne cherche pas dans un livre l'espoir de me comprendre un jour. Elle ne se métamorphose pas en princesse quand je pose mes yeux sur elle. »

Le soupir que Gaïl laissa échapper de sa poitrine fut comme un signal. Il ne réfléchit pas quand il l'attira vers lui et posa ses lèvres sur les siennes. La clone s'agrippa à lui si fort qu'il sentit ses ongles s'enfoncer dans sa chair. Lui n'osait plus respirer. Il sentait quelque chose de très doux sous sa bouche et si elle ne s'ouvrait pas très vite, il allait paniquer. Ça fonctionnait différemment, dans les romans qu'il lisait. Les baisers chastes, les baisers passionnés n'étaient que des concepts qui allaient avec l'amour qu'on décrivait. Mais ce qui l'engloutit quand Gaïl accepta son baiser n'avait rien de délicat ou d'éthéré. Pourquoi les gens s'embrassent-ils sur la bouche pour montrer qu'ils s'aiment ? La bouche sert à se nourrir, à parler, des choses très terre à terre, rien à voir avec la perfection qu'il imaginait pour l'amour. Il ignorait que se nourrir, que parler n'étaient que des accessoires, des options. La bouche avait pour véritable mission de donner. Les lèvres récompensaient le prince de sa quête et le libéraient de sa malédiction. Celles de Gaïl sur les siennes le rendaient enfin humain. Maladroit. Timide. Apeuré. Avide. Impatient. Précieux.

{*} Je vais bien.
{**} Sommes-nous arrivés ?

{*} Mon ange gardien

{**} Le calendrier démarre à la Grande Défluviation, An 01. 12-03-19 GD correspond donc au 12 avril de la dix-neuvième année après la Grande Défluviation. Toutes les dates précédentes sont notées A-D, pour « avant la Défluviation »

{*} Bateliers

{*} Je vous souhaite la bienvenue.

{**} Merci, Monsieur le passeur

{*} Quand pourrons-nous aller à EDen ?

{**} Nous irons demain.

{***} Nous avons la tortue.

{*} Elle ne nous fait pas confiance.

{**} Elle a besoin de temps

{*} Sénèque, *Lettres à Lucilius*, III, extrait.

{*} La tortue creuserait plus vite.

{*} Gustave Flaubert, *L'Education Sentimentale*, extrait.

{*} Victor Hugo, *L'Art d'être grand-père*, Chant sur le Berceau, extrait.

{*} Ce n'est pas vrai !